

Débatte, avec tous les Essonnais, des futurs individuels et collectifs de notre département... Tels sont les objectifs d'«Essonne, Terre d'Avenirs».

Parmi les nombreuses actions imaginées par le Département, un concours de nouvelles a été initié fin 2017. «Parlez-nous d'Essonne» a fait appel à l'imagination et à la créativité des Essonnais, pour composer de courtes histoires sur le thème : «Rêvons l'Essonne dans 50 ans».



Recueil de nouvelles - Essonne Terre d'Avenirs - 2018



— TERRE D'AVENIRS —

# L'ESSONNE, TERRE D'AVENIRS

RECUEIL DE NOUVELLES





Préface

## **L'Essonne est née le 5 octobre 1967 et fête ses 50 ans !**

C'est en effet à cette date que se tenait la première Assemblée départementale du tout nouveau Département de l'Essonne. Pour marquer ce bel anniversaire, une démarche dynamique et participative a été lancée, dès janvier 2017, par le Conseil départemental, autour du thème de l'identité de l'Essonne et de son avenir, avec l'ambition d'y associer tous les Essonnien(ne)s. Son nom : «Essonne, Terre d'Avenirs».

Mettre en valeur les nombreux potentiels de l'Essonne, terre d'innovations, mais aussi de patrimoine culturel et naturel.

Construire une image valorisante pour l'Essonne, en s'appuyant sur les principaux marqueurs qui fondent son identité; renforcer le sentiment d'appartenance des habitants à leur territoire; débattre, avec tous les Essonnien(ne)s, des futurs individuels et collectifs de notre département... Tels sont les objectifs d'«Essonne, Terre d'Avenirs».

Parmi les nombreuses actions imaginées par le Département, un concours de nouvelles a été initié fin 2017. «Parlez-nous d'Essonne» a fait appel à la créativité des Essonnien(ne)s, pour composer de courtes histoires sur le thème : «Rêvons l'Essonne dans 50 ans».

Huit nouvelles issues de cette démarche sont réunies dans ce petit recueil, dont trois ont été écrites par des collégiens.

Nous vous invitons à les découvrir et à vous laisser entraîner à la découverte des futurs imaginés de l'Essonne, visions de l'avenir pleines de surprises, mais toujours ancrées dans ce qui fait aujourd'hui la richesse et la diversité de notre département.



**François Durovray**  
Président du Département  
de l'Essonne



Sommaire

<i>Ceux qui restent,</i> de Muriel Moindrot.....	5
<i>Égarée,</i> de Corinne Xerri .....	21
<i>Essonne-Etsonne,</i> de Jocelyne Pele.....	35
<i>Là où elle se rend,</i> d'Aurélie Dewilde.....	51
<i>Le projet qui ne manque pas d'air,</i> d'Alexis Llanos.....	61
<i>La Foire,</i> d'Anaïs Schmuck, lauréate du concours collégiens .....	71
<i>Les Heaupoumains,</i> de Lucile Arpoulet, lauréate du concours collégiens .....	85
<i>Ravage dans le Sud étampois,</i> de Lien Pham, lauréate du concours collégiens .....	99



## *Ceux qui restent* de Muriel Moindrot

Je sens que mes forces s'éteignent et que ma raison vacille au fur et à mesure que je dicte ces quelques mots à mon robot-majordome. Il me reste une dernière mission à accomplir : transmettre ce que j'ai vu et vécu. J'ai donc confié comme ultime tâche à mon fidèle serviteur humanoïde de vous remettre cette histoire.

Quand je suis arrivée dans le département de l'Essonne, comment aurais-je pu me douter que j'allais me retrouver au cœur des événements qui ont altéré notre société aussi drastiquement ? Mais commençons par le commencement ! Nous avons emménagé dans la ville de Bures-sur-Yvette suite à une mutation de mon époux, il y a un peu moins de cinquante ans de cela, en 2020. En tant qu'extramégalopolitaine (aussi appelée provinciale à l'époque), j'imaginai la région parisienne comme étant un endroit sale, pollué, surpeuplé, et surtout peu accueillant. Quelle surprise m'attendait ! La ville se trouvait nichée dans un écrin de verdure, et depuis la porte-fenêtre du salon de notre appartement s'ouvrait une vue sur les collines environnantes, les arbres, les oiseaux ; en un mot, la nature ! Les gens étaient aussi plus chaleureux que ce que j'avais pu supposer. En se promenant dans la ville et le parc avec mon mari et nos deux enfants de six et huit ans, les passants nous saluaient occasionnellement, ou l'on pouvait sentir l'ombre d'un sourire timide poindre à la commissure de leurs lèvres.

Même si j'étais donc plutôt heureuse dans notre nouvel environnement, tout n'était pas rose dans notre société de l'époque. Au contraire, les sujets d'actualité

avaient de quoi nous alarmer au plus haut point. Je vous énonce quelques exemples dans le désordre. La pollution et le réchauffement climatique allaient mener à l'extinction d'un quart des espèces animales d'ici à 2080. Notre population vieillissait à vue d'œil et nous manquions cruellement de moyens pour accompagner tous nos aînés dignement dans leur avancée en âge. Nous étions assommés de conseils plus ou moins contradictoires pour notre santé. Il fallait faire du sport tous les jours, alors que les métiers de l'époque nous menaient à rester assis des heures durant devant un écran. Nous devions manger des fruits et des légumes tous les jours, mais nous méfier des produits chimiques et pesticides en tout genre qu'ils pouvaient contenir. Si l'on voulait consommer de la viande, on nous assenait que plusieurs étaient cancérigènes et leurs modes de production, délétères pour notre environnement.

Face à cette débauche de messages et d'informations en tout genre, je faisais comme bon nombre de mes concitoyens : je hochais la tête à chaque reportage en me disant qu'il faudrait effectivement faire quelque chose pour notre planète, nos aînés, notre santé. Et je repoussais toujours à demain la mise en action. Jusqu'à ce que l'électrochoc de l'été 2020 me sorte violemment de ma léthargie.

Avec mon époux, nous faisons de la recherche et travaillions tous deux pour l'université Paris-Saclay, dans des laboratoires différents. Comme nous venions tous deux de prendre nos fonctions, nous n'avions pas la possibilité de partir en vacances cet été-là, et il a bien fallu trouver des solutions pour les enfants. Entre le centre de loisirs et une colonie de vacances, ils ont

été bien occupés au mois de juillet. Puis, en août, ma mère nous avait proposé de venir passer le mois avec nous pour s'occuper d'eux. Comme nous nous sentions chanceux d'avoir à notre disposition une grand-mère disponible pour ses petits-enfants !

Avec les fortes chaleurs de cet été 2020, nous étions en alerte pollution presque quotidiennement. Ce jour-là ne fit pas exception. Je devais retrouver ma mère ainsi que les enfants dans le parc en fin de journée : comme ces derniers n'en pouvaient plus de rester enfermés la majeure partie de la journée, nous profitions de la fraîcheur toute relative du début de soirée pour les laisser se dégourdir les jambes. Quand j'arrivai dans le parc, j'aperçus ma mère qui, malgré ses soixante-dix ans, trottaient doucement derrière mon aîné tandis que le cadet les observait en rigolant de plaisir. Alors que je m'approchai d'eux le sourire aux lèvres, je vis ma mère s'effondrer à terre. Je me précipitai, me jetai au sol et la pris dans mes bras. Elle avait la bouche grande ouverte, comme un poisson hors de l'eau, et des râles lui échappaient de la gorge. « Ne t'inquiète pas maman, j'appelle tout de suite les secours ». Joignant le geste à la parole, j'appelai les pompiers et à mon grand désespoir, me trouvai face à une ligne occupée. À ma cinquième tentative, je parvins enfin à être mise en contact avec un opérateur qui m'informa que toutes leurs unités étaient déjà en intervention et qu'il me fallait donc emmener ma mère jusqu'à l'hôpital d'Orsay par mes propres moyens. La respiration pénible de ma mère me sifflant aux oreilles, j'appelai mon époux en catastrophe, car nous n'avions qu'une voiture et il l'avait prise, comme tous les matins, pour

aller travailler. Il comprit en un instant la gravité de la situation et partit de son laboratoire dans la seconde qui suivit mon appel. Malgré cela, les dix minutes qui précédèrent son arrivée furent parmi les plus longues de mon existence car je sentais que ma mère respirer de plus en plus difficilement. Après avoir enjoint mes enfants à s'asseoir auprès de nous, je tentai de tous nous rassurer en murmurant des paroles bienveillantes. Je vis avec soulagement mon mari arriver enfin au pas de course. Sans un mot, il souleva ma mère dans ses bras et se précipita à toute allure vers notre véhicule. Je saisis nos deux enfants et les portai à sa suite.

Le trajet vers l'hôpital fut cauchemardesque. Ce que le correspondant des pompiers ne m'avait pas dit, c'est que notre cas était loin d'être unique. La route était littéralement envahie de véhicules qui convergeaient vers un seul et même endroit : l'hôpital. Mon mari gara sauvagement la voiture sur un trottoir environ deux kilomètres avant notre destination et il se mit à courir, ma mère dans les bras. Ici, il faut que je précise que mon mari tient plus de l'intellectuel que du sportif, et pourtant, ce jour-là, il parcourut deux kilomètres avec ma mère à bout de bras. Je suivais en traînant les enfants qui geignaient mais avançaient malgré tout, conscients, en dépit de leur jeune âge, de l'urgence de la situation.

Une scène apocalyptique nous attendait quand nous parvînmes finalement à l'hôpital. Des voitures étaient stationnées dans tous les sens, empêchant toute circulation. Une foule se déversait des véhicules immobilisés ainsi que des différentes rues adjacentes

vers l'établissement de santé. Chacun portait ou soutenait un être cher ou une personne ramassée dans la rue. Me cramponnant à mes enfants, je me lançai dans cette marée humaine, à la recherche de mon époux et de ma mère qui nous avaient devancés. Nous nous retrouvâmes ballottés dans cet océan de monde, entraînés par le flot qui affluait vers les urgences.

« Estelle », entendis-je soudain crier. Levant les yeux, je vis mon mari qui nous surplombait depuis l'entrée principale de l'hôpital, quelques marches plus haut. Je pris mes deux petits dans mes bras et me frayai un chemin à contre-courant pour le retrouver. Quand je parvins jusqu'à lui, il m'expliqua qu'au vu de l'affluence, il avait préféré monter dans les étages avec ma mère plutôt que d'aller aux urgences. Il avait donc pénétré dans un service au hasard et réclamé de l'aide qu'on n'avait pas pu lui refuser. Je remerciai mon mari avant de lui abandonner les enfants et de me diriger d'un pas vif vers la chambre que ma mère occupait.

Je la trouvais alitée, le visage blême et les traits tirés, un masque à oxygène recouvrant son nez et sa bouche. En m'approchant, j'entendis à nouveau les sons rauques qui s'échappaient de sa gorge à chaque respiration. Je m'installai dans le fauteuil à son chevet, les jambes flageolantes après ma course folle. Je pris une main entre les miennes et affichai un pauvre sourire qui se voulait rassurant malgré mon inquiétude. Elle entrouvrit les yeux, me regarda avec lassitude et me tapota gentiment les mains, comme pour me reconforter.

Mon mari nous rejoignit la mine sombre. Avant de nous retrouver avec les enfants, il avait observé la

nuée qui courait vers l'hôpital. Les patients qui arrivaient à l'établissement de santé composaient les extrémités de l'éventail des âges : des seniors ainsi que des tout-petits. Un membre du personnel entra dans la chambre, confirmant les dires de mon époux : l'infirmière poussait un fauteuil sur lequel une jeune femme tenait contre elle un bébé respirant difficilement malgré son masque à oxygène. Cette même infirmière revint à deux autres reprises avec des brancards sur lesquels se trouvaient des seniors, eux aussi équipés du matériel respiratoire. La chambre était désormais pleine à craquer entre les patients et leurs accompagnateurs. Lorsqu'un cinquième patient arriva sur un fauteuil, on me demanda de sortir le siège sur lequel j'étais assise pour pouvoir installer ce monsieur. Je m'exécutai et je constatai alors que, faute de place, lits, brancards et fauteuils avec leurs patients avaient commencé à s'accumuler dans les couloirs.

Les membres du personnel étaient littéralement débordés et n'avaient pas une seconde pour venir nous expliquer la situation : ils passaient leur temps à courir pour aider un tel ou un tel. Nous savions seulement que les patients souffraient de troubles respiratoires aigus. Au bout de quelques heures et comme il n'y avait pas autre chose à faire qu'attendre, mon mari partit pour la maison avec les enfants. Je finis par m'endormir au côté de ma mère, bercée malgré moi par les respirations laborieuses des différents patients de la chambre.

Je ne sais toujours pas expliquer pourquoi je me suis réveillée à ce moment-là. Les bruits de l'hôpital étaient tellement nombreux que j'ai du mal à croire

que je l'aie entendue au-dessus du brouhaha ambiant. Pourtant quand je repris connaissance, un râle effrayant et sourd s'échappait des lèvres de ma mère. Terrorisée, je me penchai sur elle et l'appelai doucement pour la réveiller. Elle finit par ouvrir les paupières quand je posai mes mains sur ses joues. Je me souviens encore de ce dernier regard que nous avons échangé : il dura un instant et une éternité. Maman, malgré sa douleur, portait dans les yeux toute sa tendresse et son affection pour moi, sa petite fille. Ses lèvres remuèrent silencieusement sous le masque et répétèrent à plusieurs reprises, sans aucun bruit : « Je t'aime. » À travers mes larmes, je hochai frénétiquement la tête pour lui faire comprendre que je savais et l'embrassai en lui chuchotant à mon tour ces mêmes paroles. Sa poitrine se souleva péniblement une fois, deux fois, puis c'en fut fini... Ma mère, avec ses poumons qui avaient toujours été fragiles, fut parmi les premières victimes de la vague meurtrière qui frappa en cet été 2020.

Je ne vais pas vous parler de la souffrance qui me transperçait. Je ne vais pas vous parler des pleurs déchirants de mes enfants, de mon mari et des milliers d'étrangers qui ont fait écho aux miens. Je ne vais surtout pas vous parler des détails horribles des sépultures de masse qui ont dû être organisées. Non, je ne vais pas vous parler de tout ça. Par contre, je vais vous dire pourquoi cela est arrivé. Les autorités ont très rapidement confirmé nos doutes : c'était la pollution qui assassinait les plus fragiles. Les particules atmosphériques en forte concentration se fixaient dans les poumons des personnes vulnérables : les bébés,

les personnes âgées et les malades, détruisant en quelques jours seulement les tissus et induisant une agonie plus ou moins lente par asphyxie. Des milliers et des milliers de personnes succombèrent dans et autour des grandes métropoles européennes en l'espace de quelques jours, et cette crise ne semblait pas vouloir finir. Face à cette tragédie, je me retrouvai complètement démunie. Et pourtant, au fond de moi, je sentais qu'il devait y avoir quelque chose à faire. Pour ma maman, pour ce bébé qui mourut peu après dans les bras de sa mère éplorée, et pour les milliers d'autres qui ont succombé, il fallait que j'agisse ici et maintenant. J'en parlai à mon mari et nous décidâmes d'organiser une réunion espérant mobiliser la population locale pour trouver et mettre en place des solutions ensemble, et ainsi devancer les autorités complètement débordées par cette crise. Grâce aux réseaux sociaux et à un affichage sauvage à travers Bures-sur-Yvette, nous avons pu communiquer efficacement la date et le lieu de cet événement, prévu trois jours seulement après le décès de ma mère. Le soir de la réunion arriva plus vite que je n'aurais su le dire. J'avais peur que personne ne vienne. Quel ne fut pas mon soulagement de voir les premiers participants franchirent le seuil du gymnase que nous avions réservé. En l'espace de quelques instants, la salle fut comble. Des visages hagards, dévastés, apeurés étaient tournés vers nous, certains avec une lueur d'espoir, d'autres avec un grand scepticisme.

Je ne me rappelle plus exactement du discours que j'avais préparé pour cette réunion. Je me souviens seulement que je leur parlais de ma volonté d'agir

pour changer les choses et empêcher que cet événement se prolonge ou se reproduise. Les têtes s'agitaient face à la justesse de mes paroles, et bientôt je sentis un courant d'excitation traverser mon auditoire. Les suggestions commencèrent à fuser dans tous les sens, et il fallut une partie de la nuit pour organiser les idées et parer au plus urgent.

Au petit matin, nous étions épuisés mais prêts à débiter notre révolution. À l'inverse de celle de 1789, elle ne serait point sanglante et ne viserait pas à renverser le régime politique, mais aurait comme ambition de bouleverser nos modes de fonctionnement afin de préserver la vie au sens large. Quand vint le moment de choisir l'intitulé désignant notre groupe de travail, différents noms furent évoqués, jusqu'à ce qu'une voix couvrant toutes les autres propose : « Ceux qui restent ». Un silence de plomb suivit cette suggestion. Progressivement, je vis les têtes s'agiter positivement face à l'exactitude de ce nom, nom qui avait résonné en moi et qui avait également fait vibrer l'audience. Nous étions ceux qui restent ! Cette appellation fut adoptée à l'unanimité.

Notre première action eut comme objectif de protéger les populations fragiles du risque de pollution toujours présent. Des scientifiques de l'université Paris-Saclay présents cette nuit-là nous parlèrent de leurs études sur des plantes dépolluantes : ils étaient confiants dans le fait que ces plantes pouvaient assainir l'air intérieur des logements et ainsi protéger les personnes vulnérables. Cette idée fut accueillie avec enthousiasme. Il nous fallait alors trouver rapidement le budget pour pouvoir acheter de tels végétaux et

les livrer aux personnes identifiées comme vulnérables. Cette question fut réglée en un temps record. Notre groupe allait prendre le statut d'association, et les membres qui le voulaient et le pouvaient allaient payer une cotisation, permettant ainsi d'amorcer cette opération. Nous ne nous attendions pas à ce que le prix de la cotisation semble trop peu pour certains et que de nombreux adhérents décident alors de faire des dons extrêmement généreux pour assurer le succès de cette action. En seulement quinze jours, nous parvînmes à installer des plantes dépolluantes chez les personnes à risque qui avaient, jusqu'alors, été épargnées par l'air assassin. Quelle ne fut pas notre joie de constater qu'aucune nouvelle victime ne fut alors à déplorer à Bures-sur-Yvette suite à cette action, alors que l'hécatombe se poursuivait inexorablement sur le reste du pays et en Europe. Nous nous sommes donc empressés de communiquer sur notre découverte pour aider les populations au-delà de Bures-sur-Yvette et de l'Essonne.

Quelque temps plus tard, un architecte local vint nous trouver, les traits tirés mais la mine réjouie, pour présenter à notre association planches, croquis et maquettes. Lui aussi avait envie d'agir et il s'était donc mis en tête de créer des murs végétalisés dans la ville pour continuer d'assainir l'air que nous respirions. Comme il nous restait des fonds et face à la réussite de l'utilisation de plantes dépolluantes en intérieur, les scientifiques étaient confiants que cette nouvelle action ne pourrait être que bénéfique pour la population locale. Notre opération fut validée par la municipalité, et la façade de la mairie fut intégra-

lement recouverte par les végétaux. Le projet fut aussi soutenu par le Département de l'Essonne, et cela permit d'installer de nombreux murs végétaux sur les bâtiments publics ainsi que chez des particuliers. La ville, qui était déjà un écrin de verdure, se transforma bientôt en jardin luxuriant.

Quand l'épisode meurtrier de l'été 2020 s'arrêta, on aurait pu s'imaginer que notre action allait s'éteindre avec lui. C'était sans compter la sensation grisante d'être devenus des acteurs de notre vie et de notre société. Avec l'association, nous avons alors fait le constat simple et clair que nous ne pouvions pas en rester là. Grâce à l'utilisation des plantes dépolluantes, nous arrivions à limiter l'impact de la pollution atmosphérique, mais sans avoir un effet sur les racines du problème. C'était comme si un médecin proposait à un patient souffrant de surpoids une liposuction sans que ce dernier ne change son régime alimentaire. La solution aurait un effet temporaire mais le risque demeurerait. Nous devions endiguer le problème à sa source, et donc réduire la pollution. Un champ de possibilités s'ouvrit alors à nous.

Nous mîmes en place des actions nouvelles ou en collaboration avec des initiatives qui existaient déjà avant la catastrophe de l'été 2020. À titre d'exemple, la ville entière réduisit ses déchets grâce à la mise en place de composteurs collectifs qui permettaient de récupérer les restes alimentaires. Les gens sensibles à notre démarche s'impliquèrent, et cette opération fonctionna au-delà de nos espérances. Sauf que vous allez me demander : quel est l'intérêt de produire un engrais vert tel que le compost si l'on ne s'en sert pas

dans un potager ? J'y viens. Il existait déjà un potager participatif à Bures-sur-Yvette, et nous nous sommes associés à cette magnifique opération pour produire des fruits et des légumes biologiques à une plus grande échelle. Avec l'aide de deux maraîchers salariés de l'association et d'un prêt, par la mairie, de terrains supplémentaires, il fut possible d'approvisionner en un temps record une grande partie de la ville en fruits et légumes locaux et de saison. L'opération « troc des jardins » fut également mise en place. Les personnes qui avaient des surplus de fruits et légumes dans leurs potagers individuels se mirent à échanger leurs denrées entre elles ou contre de menus services. Toutes ces actions permirent de réduire nos déchets, de limiter l'utilisation des transports individuels et industriels, de proposer des aliments de qualité, de dynamiser l'économie locale et de développer une véritable communauté solidaire.

Bien évidemment, nos actions ne se sont pas limitées à une révolution « verte ». Notre association a été à l'origine de nombreuses autres initiatives. Je suis tout particulièrement fière de notre contribution à la révolution énergétique. Cela faisait des années que j'avais dans l'idée que les mouvements quotidiens de notre corps pourraient être utilisés pour créer de l'électricité. Dans les années 2030, je finis par en toucher un mot à un des membres de l'association. Enthousiasmé par ma suggestion, il prit rendez-vous dans les jours qui suivirent avec celui qui allait transformer ce rêve en réalité. C'était un ingénieur travaillant dans une des nombreuses entreprises technologiques du plateau de Saclay. Quand je le rencontrai, lui aussi s'emballa

pour mon idée. Il me proposa de créer un prototype, et, si tout marchait bien, de le faire breveter et de le commercialiser au profit de l'association. Vous savez maintenant d'où vient le fait que nous portons tous au poignet ce même bracelet que nous branchons au mur le soir en rentrant chez nous. Avec ce dispositif, les mouvements que nous faisons au cours de la journée sont « enregistrés » grâce à un accéléromètre, et cette énergie mécanique est convertie en électricité stockée dans une microbatterie. En branchant notre bracelet tous les soirs à sa prise murale, l'électricité que nous avons générée est réinjectée dans le circuit général. Nous sommes donc devenus des mini-usines électriques, ce qui a contribué à réduire notre impact sur les ressources planétaires.

Nous avons également participé au développement d'une nouvelle forme de panneaux solaires. Plusieurs chercheurs de notre association travaillaient à l'Institut photovoltaïque d'Île-de-France (IPVF) situé sur le campus de Paris-Saclay, à Palaiseau. Nous les avons soutenus financièrement dans leurs travaux de mise au point de panneaux solaires plus performants et moins polluants. Après de nombreuses années, ils sont parvenus à un résultat époustouflant. Leurs panneaux circulaires équipés de micro-ailettes concentrant l'énergie solaire furent alors déployés sur différents bâtiments de la ville. Ils étaient tellement efficaces que des constructeurs automobiles se sont emparés de cette découverte pour les inclure sur le toit des nouvelles voitures de l'époque : des voitures volantes fonctionnant intégralement à l'énergie solaire. En plus de ces deux innovations (bracelet-usine

et nouveaux panneaux solaires), notre association a également aidé financièrement au remplacement de l'éclairage public par un système mis au point en région parisienne, fonctionnant grâce des bactéries capables de produire de la lumière : les bactéries bioluminescentes ! Avec ces différents dispositifs, notre ville est devenue autosuffisante en électricité en l'espace de vingt ans.

Je voudrais m'arrêter un instant dans mon récit pour vous parler brièvement de l'impact que notre action a eu sur la société, et qui dépassa tout ce que nous aurions pu imaginer. Notre association a toujours communiqué ouvertement sur nos opérations, nos progressions, nos erreurs, nos difficultés, etc. Grâce à cette diffusion de notre savoir et de notre expérience, nous avons été des catalyseurs du changement, d'abord à Bures-sur-Yvette, puis au niveau de l'Essonne, avant d'affecter le reste de la France et le monde. Ainsi, notre rôle de pionniers dans la révolution énergétique a débouché sur une production électrique intégralement verte à l'échelle de la France et sur la fermeture des centrales nucléaires dans les années 2050. Et notre action ne se termine pas ici : nous nous sommes ensuite attelés à révolutionner le monde du travail et de la santé à l'aide de la robotique et de l'intelligence artificielle.

« Danielle ! », appelle une voix d'homme.

La voix d'Estelle qui résonnait dans la tête de Danielle se tait. Dans sa chambre, la jeune Danielle, vingt-cinq ans à peine, est allongée sur son lit flottant. De part et d'autre de son front partent deux fils lumineux reliés au ventre d'un robot humanoïde assis sur

une chaise. Ces filaments se détachent du visage de la jeune femme pour venir se ranger dans un compartiment dissimulé dans l'abdomen du robot. Danielle ouvre les yeux, l'air déçu : elle n'aura pas le temps d'écouter la fin de l'histoire contée par sa grand-mère, Estelle, avant 11 heures.

« Il est l'heure ma chérie », dit son père en passant la tête par la porte entrebâillée, avant de s'éclipser aussi vite qu'il est venu.

La jeune femme, toute vêtue de noir, s'assoit sur son lit, les mains agrippées aux rebords, le visage triste. Elle n'a pas envie d'aller à la cérémonie. Elle ne veut pas être obligée de dire adieu à sa grand-mère. Elle lève les yeux et regarde le robot-majordome de sa grand-mère, assis stoïquement sur sa chaise. La mémoire de son aïeule y est enregistrée. Elle a également été transmise aux archives nationales au moment du décès. C'est le moyen qui a été développé par l'association de sa grand-mère, « Ceux qui restent », et qui a été généralisé à l'échelle du pays pour conserver et transmettre la mémoire et le savoir du passé.

Danielle se lève et s'approche de la fenêtre. Là, elle observe cette vue qu'elle affectionne depuis qu'elle est enfant : les maisons et immeubles dont les murs sont invisibles, recouverts d'une végétation dense, les panneaux solaires à micro-ailettes placés sur les toits des bâtiments, les voitures volantes silencieuses, les passants qui se croisent et se saluent. Elle ferme les yeux pour endiguer les larmes qui menacent de la submerger et bloquer ces images qui lui rappellent tellement sa grand-mère. Elle les rouvre brusquement. Elle regarde à nouveau dehors comme si elle

cherchait quelque chose. Puis elle examine son poignet, portant le bracelet-usine évoqué dans le récit de sa grand-mère. Enfin, elle se retourne et pose son regard sur le robot-majordome, contenant la voix et les mémoires de sa grand-mère. Malgré ses larmes qui coulent librement, un petit rire nerveux lui monte à la gorge, qu'elle tente d'étouffer en plaquant ses mains sur sa bouche.

« Merci mamie, dit-elle dans un souffle. Car, aujourd'hui, pour ceux qui restent, il y a tout ce qui reste. ».

## *Égarée*

de Corinne Xerri

« Ma carte de bus ? Je ne trouve pas ma carte de bus ! Le premier bus vient de passer... Je vais rater le second... » Bien que nous entendions régulièrement cette supplique, je cours à l'aide d'Eva qui a encore changé de manteau et, de ce fait, ne met plus la main sur sa pochette dans laquelle se trouve son titre de transport. Sous l'escalier, dans le placard, je saisis, sans surprise, dans la poche droite de sa doudoune, le fameux petit étui rouge et le lui tends avec son trousseau de clés et une barre chocolatée, car je suis certaine, qu'encore une fois, elle part, le ventre vide, au lycée. À peine a-t-elle franchi le seuil de la porte, qu'elle reprend la vitesse d'un aï, vous savez ces petits mammifères arboricoles d'Amérique de Sud.

Eva, c'est ma fille cadette, une adolescente de presque seize ans, de taille moyenne mais fine comme une brindille. Ses cheveux châtons et raides lui arrivent aux épaules. Ses grands yeux noisette et ses lèvres finement dessinées lui donnent l'éclat et la douceur d'un portrait d'Auguste Renoir.

Bien qu'elle ait de grandes jambes musclées, elle rejoint mollement l'arrêt de bus qui se situe à quelques dizaines de mètres de la maison où un groupe d'adolescents attend déjà. Ses copines l'accueillent comme si elle venait de franchir la ligne d'arrivée du marathon de Paris. Depuis leur réveil, elles s'envoient des SMS. Je peine à m'imaginer ce qu'elles se disent. Peut-être se racontent-elles ce qu'elles font, la façon dont elles vont se vêtir ; comme dans la comptine du loup qui s'habille et qui s'apprête à dévorer les petits

enfants qui le questionnent... Dans la rue, dans les magasins, en voiture, je la vois leur écrire des textos. Si seulement, il y avait un correcteur d'orthographe intégré à son téléphone !

Il est 8 heures et 47 minutes, le car de la ligne 8 ralentit devant l'arrêt Cottage-Mondétour. Les adolescents s'y engouffrent. Toutes les places assises sont déjà prises, et déjà une bonne dizaine de lycéens et de collégiens sont entassés dans l'allée centrale. Le chauffeur leur crie désespérément d'aller au fond pour permettre aux autres de monter. Après les avoir menacés de débarquer tout le monde s'ils ne bougeaient pas, ils finissent par obtempérer. Les derniers arrivés s'accrochent tant bien que mal aux poignées pour ne pas finir sur le tableau de bord. Le car démarre enfin.

Je referme rapidement la porte d'entrée de la maison. Il fait froid dehors. Ce matin, les jardins sont recouverts de givre. J'aime cette blancheur. Cette fine pellicule blanche me rappelle les cartes de vœux sur lesquelles on peut admirer des paysages recouverts de neige. Il y a souvent des paillettes dessus pour donner un effet magique. C'est très kitsch, mais tant pis, j'aime ça !

Manon, ma fille aînée, aura dix-huit ans au mois de mai prochain. Elle se coiffe doucement, souriante, devant le grand miroir de la salle de séjour. Elle aussi a les cheveux mi-longs et châains. Elle les attache de façon brouillonne, en demi-queue de cheval. Ça lui va bien. Sa silhouette est élancée. Rare pour son âge, elle n'aime que les robes et râle quand on lui demande de mettre un jean, car elle trouve que ça la grossit. Pourtant, c'est bien pratique. Aujourd'hui,

comme souvent, elle porte une robe chaussette noire nacrée, de grandes bottes de la même couleur et un foulard blanc et kaki, subtilement noué autour de son cou. Elle enfle nonchalamment sa parka lie-de-vin, saisit son grand sac de cours très lourd, nous souhaite une bonne journée et part elle aussi, au lycée, sous le soleil matinal.

Mon mari descend quatre à quatre les marches de l'escalier en bois qui mène aux chambres. Il est également prêt. D'apparence ordinaire, il porte un pantalon clair et un pull avec un faux col de chemise. Sa calvitie naissante lui confère un aspect strict et professionnel.

Romain (c'est son prénom) récupère son téléphone qu'il a mis à charger ainsi que son ordinateur portable. Il cherche mes clés de voiture pour dégivrer mon pare-brise, me questionne sur l'endroit où je les ai posées. Comme d'habitude, je ne le sais pas. Mais, je lui réponds avec assurance, que je les ai déposées dans la boîte à clés grise, sur l'étagère, à l'entrée. Bien entendu, elles n'y sont pas. Alors s'ensuit une véritable chasse au trésor. Énervé, il fouille mon sac, me hurle qu'elles n'y sont toujours pas, retourne mes poches de manteau. Finalement, il les retrouve près de l'aquarium... Ça me revient, je les y ai laissées après que je suis allée chercher le courrier hier soir. Inutile de m'en vanter, je fais profil bas. Les moteurs des voitures vrombissent. Une fumée blanche se dégage des pots d'échappement. Son bonnet enfoncé sur la tête, il fait des allers-retours jusqu'à sa voiture pour y déposer ses affaires. Il entre une dernière fois pour me souhaiter, lui aussi, une bonne journée. Il m'informe

que mon pare-brise est entièrement dégivré et qu'il pose mon trousseau sur la boîte grise que j'ai achetée et qui sert normalement à ranger les clés pour éviter de perdre du temps, le matin, à le chercher... Et toc ! Je feins de ne pas avoir entendu cette pique quand même bien méritée...

Dans la salle de bains, je me hâte. Mes yeux ne cessent de passer du miroir à la pendule. J'ai juste cinq minutes pour finir de me préparer. Après m'être lavé les dents, il faut encore que je me maquille : un fin trait noir sur les paupières, un petit coup de mascara, une pointe de parfum et, moi aussi, je suis prête. Enfin, presque...

J'enfile mes bottines noires, les premières que j'ai trouvées, car je n'ai plus le temps d'en chercher d'autres. Mais, ce n'est pas grave car elles sont jolies et confortables. Elles manquent juste d'un petit coup de cirage. J'ai des mouchoirs en papier dans ma poche, alors, si j'ai deux minutes, je les froterai un peu en arrivant. Je mettrai aussi mes boucles d'oreilles pendantes que les filles m'ont offertes à Noël et du rouge à lèvres. C'est comme les ceintures, ça fait plus habillé. Vous ne trouvez pas ? Pour finir, je saisis mon manteau et mes clés. J'ouvre la porte d'entrée. Soudain, une lumière violente et blanche m'aveugle. Je n'y prête pas attention car je ne suis pas en avance. Je me retourne, j'enfonce la clé dans la serrure et la tourne. Alors que je me dirige vers ma voiture qui est stationnée dans la cour, je vois un étrange véhicule surgir du fond de l'avenue. Il est long et ne fait aucun bruit. Il semble vraiment n'y avoir personne à la place du conducteur. On dirait un bus. D'ailleurs, il s'arrête à l'arrêt. Des

gens curieusement vêtus montent dedans. Les portes de ce singulier engin se referment et aussi silencieusement qu'il est arrivé, il repart. Je regarde autour de moi, il y a quelque chose de différent dans la rue, mais je ne sais pas quoi... J'observe méticuleusement, mais je ne trouve pas. J'insiste. Les trottoirs me paraissent plus larges que d'habitude. C'est curieux, mais où sont les poteaux électriques ?

Nous sommes lundi, jour de la collecte des ordures ménagères, pourtant aucune poubelle ne jonche les trottoirs ? Je m'étonne. Ils ont changé les réverbères : ils sont plus fins et ont des petits panneaux solaires à leur sommet et des vasques fleuries y pendent. J'avance sur le trottoir, ils s'allument. Je recule, ils s'éteignent.

Un homme, lui aussi étrangement costumé, s'approche de l'arrêt de bus. Il sort de sa poche un téléphone de bonne taille. Une image en sort ! C'est le buste d'une femme qui l'informe qu'il est à l'arrêt de bus Cottage-Mondétour et que la prochaine navette en direction de la gare d'Orsay devrait se pointer dans précisément quatre minutes trente-cinq secondes. Tout cela est stupéfiant. Une automobile aux formes surprenantes et presque toute vitrée passe dans la rue. Elle non plus n'a pas de conducteur. Trois enfants sont assis à l'arrière. J'écarquille les yeux. Mais que se passe-t-il ici ?

Mon cœur bat de plus en plus vite. J'ai la tête qui tourne. Je me sens comme ivre dans cette ville que je ne reconnais plus.

Je cours alors vers la maison, me dirige vers ma voiture. Elle aussi est différente. Même si la couleur

est la même, sa forme oblongue me rappelle un ballon de rugby tronqué à une extrémité. Je cherche la clé dans la poche de mon manteau, je ne la trouve pas. Ça m'agace, je saisis la chose qui paraît être à une poignée pour voir si elle est restée ouverte. Soudain, une voix étrange me dit :

« Bonjour Caroline. Avez-vous bien dormi ? Où puis-je vous emmener aujourd'hui ? ».

Alors, la porte arrière coulisse vers l'avant, la voiture est ouverte. Intriguée, je m'assois. Lentement, elle se referme. La même voix continue :

« Nous sommes lundi cinq mars 2068. Il est actuellement 8 heures 18 minutes. La température extérieure est de deux degrés Celsius. Où puis-je vous emmener ce matin, Caroline ? »

Mon cœur s'emballa, il bat si fort dans ma poitrine... Je ressens alors une douleur atroce. Ma respiration devient très rapide, j'étouffe. Il faut que je me calme. Tout cela n'est qu'un rêve. J'en suis certaine ! Je suis sûrement tranquillement allongée sur mon lit. Avec un peu de chance, le réveil ne va pas tarder à sonner et il me délivrera de ce cauchemar ! J'essaie donc de reprendre mes esprits. Quoi qu'il en soit, tout cela n'existe pas ! Même si, actuellement, ils font des essais de voiture sans conducteur, les tests ne sont pas très au point. Et puis, des réverbères à énergie solaire avec détecteur de présence, ce n'est pas une nouveauté. J'en ai vu cette semaine à la télévision, dans un magazine d'information. Alors, pourquoi paniquer ? Ces derniers jours, j'ai dû regarder un film de science-fiction ou bien un documentaire sur le monde de demain. C'est sûrement l'explication ! Rien de cela n'est réel.

Malgré ces jolies phrases pour tenter de me rassurer, je décide de ne pas attendre la sonnerie de mon réveil car je ne l'entends que très rarement. Eh oui, c'est toujours Romain qui me réveille car j'ai un sommeil très profond. Il faut absolument que je sorte de ce délire ! Pour cela, je vais me pincer comme dans les dessins animés ou les films humoristiques. Rien ne se passe. Je me pince à nouveau, mais plus fort. Quelle douleur ! Catastrophe, je suis toujours dans la voiture ! Eh bien non, je ne rêve pas, je suis bel et bien éveillée, c'est certain !

Sans réfléchir, je balbutie, anxieuse, que j'ai un rendez-vous à neuf heures et quart à Gif-sur-Yvette. Calmement, l'auto démarre. Les maisons, de chaque côté de la chaussée, défilent lentement. Je les observe, incrédule. Certaines me rappellent vaguement quelque chose, mais d'autres, pas du tout. Et tous ces immeubles, d'où viennent-ils ?

Au rond-point de Mondétour, tout a changé. De là où je suis, je peux apercevoir comme une énorme place fleurie avec des constructions curieuses, presque rondes. Elles me font penser à des champignons de Paris géants. Une statue faite de bric et de broc trône au centre. C'est ahurissant, il y a moins de véhicules que d'habitude. En revanche, des foules innombrables et pressées s'agglutinent sur les trottoirs et marchent en lentes processions vers la place. Ce qui est surprenant, c'est que je ne perçois pas le vacarme habituel fait des klaxons et des moteurs, seul le bourdonnement assourdissant des conversations monte à mes oreilles. Soudain, une chose longue qui se dirige vers nous, attire mon regard. Ce n'est pas

possible, c'est un tramway ! Il roule en direction des Ulis. Un autre monte d'Orsay centre et se dirige vers Nozay et Marcoussis : un serpent le long de la route nationale 118 ! Il n'y a pas de rails, il flotte à quelques dizaines de centimètres du sol.

Au fond, un téléphérique relie les deux versants de la vallée de l'Yvette. Les cabines sont semblables à des soucoupes volantes d'un parc d'attractions.

La voiture descend maintenant la grande route de Monthléry. Que d'immeubles ! Je ne reconnais toujours pas grand-chose. Il y a des boutiques au pied de certains bâtiments. Les vitrines sont joliment décorées et très gaies. De grands arbres, dont les fleurs s'appêtent à éclore, ornent les trottoirs. Et toutes ces jonquilles, et ces crocus ! Même si, je n'ai pas l'esprit à flâner, je dois bien avouer que c'est splendide ! Ça me fait penser à un tableau d'art contemporain que j'ai vu l'hiver dernier, au domaine de Chamarande. Cette œuvre était composée de taches de couleurs vives, finement ourlées de noir, un véritable feu d'artifice floral !

Sur la route de Chartres, c'est la même surprise. Il n'y a plus de feux tricolores, ni même de panneaux de signalisation. Les voitures qui stationnent d'ordinaire le long des chaussées se sont volatilisées. Comme tout cela est étrange !

Nous croisons d'autres véhicules, eux non plus n'ont pas de chauffeur... Et ces maisons très hautes et très étroites qui sont les unes sur les autres ; je les trouve très colorées. Est-ce pour égayer ce décor quelque peu aseptisé ? Sur la gauche, il y a une petite place que je n'ai jamais vue auparavant. Des terrasses de café lui donnent un côté province, c'est plutôt joli.

La silhouette d'une femme d'une trentaine d'années apparaît alors sur le pare-brise de la voiture. Elle m'informe, avec la même voix que tout à l'heure, que nous allons passer devant l'hôtel de ville de Bures-sur-Yvette et que je peux solliciter des informations complémentaires ou accéder à des services administratifs, et qu'elle est à ma disposition pour toute information complémentaire concernant un édifice ou un lieu.

Peut-être cette voiture pourrait-elle m'aider? M'expliquer ce que je suis en train de vivre? J'hésite, je ne vais quand même pas discuter avec une voiture. À la réflexion, cela ne me coûte rien d'essayer. Je me lance donc :

« Bonjour Voiture... Euh... Madame. Puis-je vous poser une question, s'il vous plaît ?

– Je suis Silux, à votre service, répond placidement la voix.

– Je suis désemparée, Silux. Dehors, tout me semble si différent, si étrange, je n'y comprends vraiment rien... Quand je suis montée, vous m'avez dit la date, je crois... Quel jour sommes-nous ?

– Nous sommes lundi cinq mars 2068, répond-elle sans la moindre hésitation, lancinante.

– Vous voulez dire 2018.

– Non, Caroline, nous sommes le lundi cinq mars 2068, répète-t-elle. Nous sommes une année bissextile. Nous commençons la dixième semaine de l'année. »

Je suis abasourdie, harassée par ses mots qui résonnent dans ma tête. Mes yeux timorés s'emplissent de larmes, je regarde hébétée ces maisons et ces bâtiments de chaque côté de la chaussée : je n'en reconnais toujours aucun.

Que m'arrive-t-il? J'éprouve des difficultés à respirer, mon cœur palpite, je ressens une sensation d'étouffement. Il faut que j'ouvre la fenêtre... Je dois appeler Romain, Manon, Eva, mes parents... Je me sens seule. Terriblement. Eux vont m'expliquer, me rassurer, me réveiller, me sortir de cette terrifiante solitude.

Je cherche mon sac sur la banquette, je ne le trouve pas. Sur la plage arrière, il n'y est pas. Enfin, je l'aperçois. Il a glissé sous le siège avant. Péniblement, je le ramasse et le fouille, à la recherche de mon téléphone portable. Comme d'habitude, il est dans la dernière poche avant et il est évidemment éteint. Je tente de l'allumer... En vain. Encore une fois, j'ai dû oublier de le recharger. Les filles et Romain n'arrêtent pas de me le dire, même mes parents me le répètent : « On a essayé de t'appeler et on est tombé directement sur la messagerie. C'est pénible! Quand vas-tu penser à le recharger? »

Ils ont raison, je ne suis pas facilement joignable... Pour ma défense, j'ai un problème de batterie, il y a un faux contact. Sur l'écran, il est souvent écrit qu'il faut insérer la carte SIM. Alors, je retire la batterie, la remets, entre mon code, et c'est reparti! Je dois m'en racheter un autre... Ce week-end, c'est décidé, je m'en prends un, avec Internet même!

En attendant, je suis désespérée, je ne peux joindre personne. Mon téléphone devient flou, un gros sanglot s'écrase sur l'écran. Dans ma poche de manteau, je trouve un mouchoir, je sèche mes yeux affolés et je me mouche. En moi, tout brûle, c'est comme un incendie insupportable. Je suffoque, c'est l'asphyxie.

« Caroline, vous sentez-vous bien? Votre pouls est actuellement à cent dix battements par minute. La température

de votre corps est de trente-huit degrés cinq. Voulez-vous que nous appelions un médecin ? me propose Silux.

– Comment appeler un médecin ? Mon téléphone est déchargé, dis-je d'un ton désabusé.

– Mon ordinateur de bord a enregistré cent trois numéros dont celui d'une maison médicale ou bien celui des urgences hospitalières du plateau de Saclay.

– Je préférerais que vous appeliez Romain, ou bien Manon ou Eva.

– Je compose immédiatement les numéros, m'informe mon ordinateur de bord. »

Finalement, elle n'est pas mal cette voiture. Même les sièges sont plutôt confortables. Je ne sens même pas les déformations de la chaussée. Une odeur assez agréable s'en dégage, je trouve que ça sent un mélange d'herbe coupée et de violette. Sa conduite est prudente, elle freine en douceur.

Soudain, l'image d'une femme sans grandiloquence apparaît sur le pare-brise de Silux. Les rides qui sillonnent le tour de ses yeux fardés et son front laissent découvrir que la dame est un peu fanée. Ses cheveux sont courts et parsemés de quelques pointes de gris. Son regard encore plein de malice est marqué par une grande douceur. Ses traits fins, délicats et matures ne me sont pourtant pas inconnus. Malgré son âge, son allure est sportive. Elle me sourit.

« Bonjour Mamounette ! me dit-elle. Que t'arrive-t-il ? Tu es toute pâlotte. Papa n'est pas avec toi ? Je n'aime pas que tu sortes toute seule. As-tu pris tes comprimés ce matin ? », me dit-elle d'une voix maternelle.

« Mamounette », il n'y a que ma fille Eva qui m'appelle comme cela. Ce mot pourtant naïf et léger emplit ma

tête, me frappe, me fait tourner. Amertume du souvenir. Cette femme qui n'est plus toute jeune est donc ma fille ! Mais oui, son visage... ses yeux... sa voix...

Tout se mélange dans ma tête, mon cœur bat trop vite. Les mots se coincent au fond de ma gorge. Je baisse les yeux. Je vois mes mains et leur tressaillement incessant. Comble de l'horreur : le temps les a décharnées ! Elles sont désormais parcourues par de grosses veines violettes. On dirait la carte du réseau autoroutier de la région parisienne. Mes doigts sont maigres et noueux. Je remonte mes manches : mes bras sont pareils à du papier crépon, salis par de nombreuses taches brunes.

« Je suis certaine que tu n'as pas pris tes cachets ce matin, me reproche Eva. Le médecin t'a pourtant dit que tu devais absolument les prendre : tu peux faire une rechute. Les traitements pour combattre la maladie d'Alzheimer ne fonctionnent que si on les prend, Mamounette ! ironise-t-elle. On n'aurait pas dû t'écouter, on aurait dû te faire un implant, c'est plus simple. Tu n'aurais pas à penser, chaque jour, à prendre tes comprimés, ajoute-t-elle d'un ton réprobateur. J'ai mis dans ton sac une petite boîte en métal avec des cachets de substitution. Prends-en immédiatement deux. Ainsi, tu vas te sentir mieux. Surtout, rentre directement à la maison, je t'y rejoins avec Théo », ordonne ma fille.

Et déjà, Silux ralentit. C'est dommage, j'étais presque arrivée... Au rond-point, elle fait demi-tour.

Et moi, sans réfléchir, presque mécaniquement, je cherche dans mon sac, la boîte en question. Je prends deux comprimés et les avale. Sans eau, ils peinent à passer. Ça y est, c'est fait !

Mais qui est Théo ? Peut-être est-ce son mari ou bien son fils ? Je cherche, mais je ne m'en souviens plus... J'aperçois, dans mon sac, le petit miroir doré que Romain m'a offert pour mon anniversaire. Mes mains tremblent encore plus fort, j'hésite, je n'ose pas... Doucement, avec beaucoup de courage, j'ouvre le boîtier. Quelle est de nouveau ma stupeur ! Mon visage est très émacié, ma peau, témoin de la progression inéluctable du temps, est toute plissée comme un accordéon, presque transparente. Mes yeux, certes enfoncés mais encore pétillants, sont les seuls rescapés de ce carnage. Mes cheveux sont blancs, très blancs. Ce n'est pas possible, ce n'est pas moi ! Moi, je suis coquette, je teins mes cheveux qui commencent à blanchir, en marron glacé. Et puis, je surveille les ridules que j'ai au coin des yeux et m'affuble d'un tas de crème. Depuis la rentrée, je me suis même remise au sport, pour être plus en forme, à l'approche de la cinquantaine. Eh, oui, je vais à la piscine, le dimanche matin, avec ma copine Cathy.

Le reflet du miroir s'est sûrement trompé de personne. D'ailleurs, je le referme, il m'ennuie !

Mes yeux sont si fatigués à présent, vaincus par l'inclémence du temps. Il faut que je les ferme. Je me sens si lasse...

Sont-ce les comprimés que j'ai avalés ? Peu importe. Il faut que je me repose. Eva va bien s'occuper de tout, comme d'habitude...



## *Essonne-Etsonne*

de Jocelyne Pele

Année Ère Nouvelle 1. Histoire 2405V relatée par le Chroniqueur indépendant de la région de l'ETSONNE, Joan De la Rive.

Vendredi. Jour de relâche pour Louis. La longue plaine s'étire de Saclay à Orsay dans un scintillement de vitres et de métal. Un ruban gris d'asphalte rappelle que l'on pouvait marcher autrefois, il y a bien une trentaine d'années, sur des chemins de terre.

Louis se demande une fois de plus ce qu'a pu représenter un espace aussi vaste lorsqu'il était couvert de champs cultivés, comme son grand-père lui a narré de si nombreuses fois. Presque impossible à imaginer.

Les Anciens qui représentent le Comité du Passé donnent de temps en temps des conférences sur leur jeunesse, mais racontent surtout celle de leurs parents et grands-parents. Enfin, ils essaient. Le mouvement au pouvoir, Prépondérance Jeunesse, les rappelle vite à l'ordre. Des propos trop passéistes et nostalgiques indiquent qu'une vague subversive peut inonder les efforts de Prépondérance pour oublier petit à petit l'Essonne, ancienne dénomination du département géographique X 125, actuellement l'Etsonne. Pourquoi ce nouveau nom ? On pense que les origines de ce changement remontent à la décision prise par les officiels de faire sonner les cloches pour annoncer l'heure de rentrer chez soi et de s'y enfermer.

Louis passe beaucoup de temps dans le bloc 2 du Bâtiment 13. Comme tous les jeunes de sa génération, personne ne lui a demandé ce que pouvaient être ses aspirations, ses goûts. Au vu de ses brillants

résultats aux tests de fin de cursus, il a été affecté au secteur recherche en Vie Automatique et Autonome (filiale VAA de création et modélisation de vie) de son Université Universelle du Savoir, implantée sur l'ancien plateau de Saclay.

Il faut dire que le secteur universitaire se développe sans cesse et accueille des jeunes de toutes les nations. Les affectations des étudiants et des professeurs, presque aussi jeunes qu'eux, se décident au sein du Gouvernement Européen. La région de l'Essonne demeure très active depuis sa nomination officielle de Grande Région d'avance technologique. Elle a commencé modestement avec quelques implantations de grandes écoles et d'entreprises de pointe, dans les domaines de la recherche et développement. L'implantation du Secteur des Universités a amélioré la donne. La fusion des entreprises et des laboratoires de recherches universitaires a fondé le creuset pour l'avenir. En conséquence, la question du financement des recherches ne se pose plus depuis longtemps. Chaque secteur industriel et de services intéressé par les résultats de l'Université ouvre largement ses coffres virtuels à MonnaieCrédit pour avoir accès aux nouveaux savoirs et à leur exploitation. Pourtant, ce principe ne fait pas l'unanimité chez les étudiants, certains craignant une diminution de leur indépendance face aux intérêts privés, et cela de manière irréversible. Ils n'ont pas tort, à étudier.

Louis fait partie des Jeunes Espoirs. Il sait qu'avec cet avantage attribué l'an passé, il peut intégrer des Sas à Savoir, beaucoup plus confidentiels. Son ami Gaspard et sa sœur Rose de Mai ont vécu

cette nouvelle aventure il y a quelque temps. Depuis Louis ne parvient pas à les contacter facilement. Son TransInfos dernier cri bloque aussitôt ses essais de contact, mais il a réussi à localiser ses camarades, le temps d'un appel.

Louis décide de rentrer à son appartement implanté, comme tous les autres, sous une « verrière ». Si le nom subsiste, pour faire chic, le matériau de la structure du bâtiment est constitué de composite léger et extrêmement solide qui protège des agressions potentielles de l'extérieur. La plaine SACORS (Saclay-Orsay) compte des centaines de verrières.

Le jeune garçon franchit le porche, frotte son nez sur la pastille rouge de la porte de son appartement pour s'identifier, et rentre enfin chez lui. Il a la « chance » de partager le local de 250 mètres carrés avec quinze autres étudiants. Il sait aussi que ce n'est que provisoire et que leurs lits respectifs vont se rapprocher peu à peu pour laisser la place aux quinze autres étudiants prévus dans quelques mois. L'espace est devenu hors de prix dans L'Etsonne. Le moindre interstice entre les bâtiments de l'Université, les entreprises et les appartements est repéré, répertorié et récupéré. On y cultive encore des rares fruits et légumes, sous serre hermétiquement fermée, mais en si petite quantité que leurs prix sont stratosphériques. Quelques verrières ont eu l'audace d'implanter des poulaillers. Vite détruits, occupants compris, par les autorités régionales, les installations sont devenues clandestines. On a inventé des aliments et on leur a donné l'apparence du « vrai ». Manger de la viande et des œufs non contrôlés et analysés relève de la folie. La pollution

qui sévit depuis les quinze dernières années sur la plaine a décidé du sort des élevages de bestiaux et des végétaux. Le Lab Agro de la Plaine SACORS a réussi son challenge. Personne ne douterait savourer du poulet-panais sautés alors qu'aucun ingrédient ne provient des « originaux », lol. (Expression populaire surannée mais très appropriée.)

Après un repas rapide, « jambon-beurre » sans jambon et sans beurre, Louis décide qu'il ira le lendemain matin rejoindre les deux jeunes chercheurs en dépit de leur absence de communication volontaire.

Il dispose d'un trans-porteur individuel, mais préfère utiliser en tout anonymat le Transcollectif. Tout un système de navettes, très bien organisé traverse tout l'Essonne. Ses grands-parents l'ont vu se construire. Il existait alors un réseau de transports très archaïques et surchargés. Le Transcollectif de l'époque consistait juste en une succession de wagons qui roulaient sur des rails métalliques. Beaucoup de pannes, d'incidents divers gâchaient la vie quotidienne des voyageurs de la région. Un beau jour, il fut décidé de construire une ligne qui traverserait l'Essonne et les régions limitrophes. D'immenses travaux commencèrent. Le consensus de la population sur ce projet ne se fit jamais. Difficile de choisir entre la beauté du paysage et le déplacement facilité de milliers d'habitants de la région. Mais le nouveau moyen de transport vit le jour, et l'installation d'aujourd'hui, semi-aérienne et aérienne en est l'héritière. Le trajet Palaiseau-Étampes prend quatre minutes. Alors que les anciens n'auraient osé rêver cela, les jeunes trouvent que ce temps de parcours est encore trop long.

Louis, pour sa période de relâche, a décidé de rejoindre Gaspard et sa sœur. Il se glisse discrètement hors de son lit couchette. Il n'a pas envie que ses colocataires lui posent des questions embarrassantes. Il télécharge son billet avec son TransInfos, arrêt Étampes. Ensuite, il prend un taxijet électrique pour Brières-les-Scellés et, enfin, il fait le trajet de Brières-les-Scellés à Boissy-le-Sec à pied. Il a chaussé ses 3Bornes nouveau modèle, qui lui permettent d'avancer en trois pas de trois kilomètres, c'est le principe. Louis est un garçon organisé, il aime l'action et les réalisations. Les rêveurs, dont les idées partent dans tous les sens, ce n'est pas pour lui. Et pourtant, aujourd'hui, en contemplant à travers le hublot du Transcollectif une étendue de terre assez modeste, il imagine un instant un champ cultivé à l'ancienne, alors que la pollution de l'air et surtout celle des sols sont toujours les problèmes majeurs en 2050. Louis compose le numéro de ses amis et, enfin, il arrive à parler à Rose de Mai.

« Allô, allô, tu m'entends correctement ? », dit Louis en criant presque. Elle lui répond d'une voix brève de ne pas perdre de temps et lui indique de prendre « le carrefour, troisième à gauche, juste à l'entrée de Boissy-le-Sec, attends-nous là ».

Louis n'a pas le loisir de dire qu'il a compris, que la voix de Rose de Mai est déjà perdue quelque part dans les confins d'ondes indéfinies et insondables. Le jeune homme franchit la distance entre Brières et Boissy en un temps record. Il a hâte de les retrouver, de connaître enfin leur nouvelle activité et la raison de leur isolement. Rose de Mai apparaît, toujours

aussi menue, peut-être encore plus que la dernière fois qu'ils se sont rencontrés. Gaspard semble crispé et nerveux. Il fait signe à Louis de se presser et de lui emboîter le pas. Des grands dômes, recouverts d'une matière scintillante, dominent le paysage de leur masse imposante. Louis ne les avait jamais vus auparavant. Une herse immense barre l'accès au site protégé. Derrière le dôme principal, de gigantesques hangars se succèdent, mais on ne voit pas âme qui vive. Il y a comme une pesanteur invisible qui plombe de secret l'atmosphère. Rose de Mai explique à Louis qu'il s'agit du nouveau site de recherche spatial qui remplace celui historique de Toulouse. S'il ne voit rien, hormis ces bâtiments, c'est que la vie de la base se situe de l'autre côté des installations. En dépit de tout ce béton, les ingénieurs et astronautes à l'entraînement ont la possibilité, luxe inouï, de profiter de l'espace forêt préservé avec des arbres plantés depuis trente ans ou peut-être plus. Cette explosion de verdure inédite, ils la doivent aux Adorateurs Natura, groupe très actif, mais aussi aux agronomes de l'ancienne INRA (S) qui ont su convaincre les autorités de la nécessité de cette chlorophylle.

La pluie se met à tomber, drue, claquante, impitoyable. Il faut s'abriter très rapidement. L'eau provoque parfois des démangeaisons très désagréables. La base d'entraînement contournée, les complices se réfugient dans une antiquité monumentale qui servait autrefois à engranger les récoltes et à abriter les animaux domestiques. Là, personne ne peut les déranger. « Alors je suis impatient de connaître ce que vous faites, pour qui vous travaillez, quel genre de job,

enfin tout, je veux tout savoir », énonce Louis d'un ton saccadé et précipité.

Rose de Mai et Gaspard se lancent un regard qui annonce clairement leur embarras. Ils ont vraiment envie de se confier à Louis qui attend des réponses qui ont du mal à venir.

– Écoute et observe, Louis, mais ne pose pas de questions s'il te plaît. Retiens bien tout ce que tu vas voir, nous ne pourrons pas te le montrer deux fois.

Louis se contente de hocher la tête. Il a parfaitement compris que la situation de Rose de Mai et Gaspard est compliquée et que toutes les informations relèvent du confidentiel. Ils parcourent environ un kilomètre à pied dans le plus grand silence. On n'entend que le martèlement de leurs chaussures sur le revêtement bitumé légèrement mou et souple. La jeune fille entrebâille une porte en aluminium lisse et sans poignée. Le simple contact d'une main reconnue par les fils invisibles insérés dans la structure suffit à l'ouvrir. Les comparses se succèdent pour pénétrer dans un incroyable espace de verdure organisé au millimètre. Pourtant, à première vue, des végétaux croissent dans le désordre. Les uns se confondent avec les autres, se superposent, mêlant couleurs et odeurs. Une liberté de mouvement, qui semble totale, laisse les végétaux s'épanouir, se répandre et se reproduire dans l'immense espace qui leur est réservé. Louis est stupéfait. Il reconnaît certains légumes et fruits qu'il n'a vus que sur des imagiers conservés depuis l'enfance par ses parents. Des fleurs et herbes poussent aux pieds des haricots grimpants maintenus à l'aide de piquets d'acier. Des... salades? Suivent des tomates

d'un rouge orangé luisantes, qui dégagent une odeur fraîche et puissante. Des baies comestibles violettes poussent le long des chemins de terre et des arbres fruitiers alignés sur des hectares de verger promettent des récoltes abondantes et délectables. On peut apercevoir au loin un système d'irrigation réalisé en canaux qui paraît bien archaïque, et pourtant, cela fonctionne à merveille, comme en témoignent les immenses étendues de cultures. Les végétaux n'ont ni trace de maladie ni trace de brûlures dues à la pollution; une sorte de jardin d'Éden, voilà ce que pense Louis à cet instant. Serait-ce possible que tout cela soit comestible sans danger? Toutes ces interrogations tournent dans sa tête jusqu'à ce que Louis en éprouve une nausée. Trop d'émotions l'ont submergé d'un coup. Il doit se contrôler, ne rien laisser paraître. Avant de pénétrer dans ce lieu, Gaspard lui a glissé un papier dans la main indiquant de faire semblant d'effectuer une visite d'accompagnement scientifique. Le lieu est surveillé. Il se reprend mentalement, affiche un air intéressé mais pas ébahi, ce qui lui demande un effort hors norme. Ils cheminent à travers les fins tracés de terre ocre. À un croisement, Rose de Mai leur fait signe de bifurquer vers un bosquet particulièrement touffu.

On ne voit que des branches qui se croisent, tellement le réseau de feuilles qui les recouvre est dense. Si l'on regarde de plus près, de très près en fait, une petite ouverture a été pratiquée afin de passer de « l'autre côté » de la haie. Il faut se courber en deux et rentrer la tête dans les épaules pour franchir ce trou. Mais ce qu'il y a à découvrir vaut les quelques griffures et le

bref effort fourni. Louis retient son souffle et l'exclamation qu'il serait en droit de pousser. Une ferme, voilà ce qu'il découvre. Il l'identifie grâce aux projections digitales de cinquième année vues à l'université. De là à en découvrir la réalité !

Sur un signe de Rose de Mai, tous les trois évoluent dans cet espace plein de crottins, de fientes, de paille et de boue en prenant un air d'habitues. Des chevaux au pelage brillant brun clair mordillent avec délice de l'herbe fraîchement arrachée. Les poules picorent dans le tas de graines de maïs en se bousculant. Plus loin on entend les grognements distincts des porcs fouinant de leur groin les déchets végétaux laissés dans une auge à leur attention. D'autres animaux encore, mais que Louis a du mal à identifier, émettent un son nasillard et prennent un air mécontent quand on les approche. D'autres espèces, des quadrupèdes de grande taille, mâchent du foin placidement.

Louis observe, médusé. Il a été prévenu, pas de remarques. Ils sont tous censés faire une simple visite d'inspection de routine ne nécessitant pas l'accompagnement d'un responsable du lieu. Cela leur permet de constater, tout comme pour les végétaux, que les animaux présentent un aspect sain et un comportement que l'on considère comme « normal ».

Gaspard et Rose de Mai ont une attitude détachée, professionnelle et expliquent à Louis l'avancement des travaux de réhabilitation inscrits dans le projet Naturafirst. Il s'agit de réintroduire petit à petit la notion de Nature intacte auprès de la population. Il faudra la persuader que la nature est utile et ne nuit pas à leur santé, bien au contraire. Mais avant d'arri-

ver à ce résultat, il faut encore du temps, beaucoup de temps. Les Grandes Maladies ont décimé des populations entières en les empoisonnant inexorablement. Le sol, les animaux, l'air véhiculent tellement de produits nocifs qu'il a fallu trouver des solutions artificielles pour survivre aux effluves mortels. Un endroit présente encore des caractéristiques favorables pour donner cette impulsion nouvelle, c'est ici, en Etsonne. Par le passé, un bétonnage excessif aurait pu tout détruire, et la tentative de réappropriation d'aujourd'hui aurait été irréalisable. Pas de terre, pas de culture, pas d'élevage. Il a fallu trouver du courage pour résister à l'envie de tout recouvrir de dômes et de verrières, sous le regard et l'autorité du Conseil de l'Europe et celui de l'Ultra Europe, mais quelques-uns, et pas que des scientifiques, des philosophes, des artistes et autres passionnés, ont trouvé le moyen de négocier cet endroit et les chemins qui existent encore en Etsonne.

Louis s'interroge pourtant. Tout cela est très beau, mais il reste une question en suspens qu'il ne peut poser ouvertement : pourquoi et comment cet endroit n'est-il pas pollué ? Cela semble impossible, il doit y avoir une faille ou... le programme cache-t-il autre chose ?

Le ciel s'assombrit peu à peu, il va falloir s'en aller. L'autorisation obtenue pour pénétrer dans la plaine expérimentale ne peut se prolonger. Les acolytes reprennent le même chemin à l'inverse, mais au moment du franchissement de la percée de la haie, Gaspard glisse de nouveau un papier dans la main de Louis. Pas question de le lire maintenant. Trop dangereux. Se saluer comme des collègues et s'éloigner tranquillement.

Louis rentre dans un état fébrile à la verrière. Pas facile de s'isoler. Il y a toujours un colocataire présent prêt à discuter, juste pour échanger ; une façon de se reposer de la rivalité larvée et constante entre étudiants.

Enfin le moment arrive. Pour plus de sûreté, Louis décide d'aller dans le local des sanitaires pour lire la missive de Gaspard. Pas un bruit. Il déplie le précieux papier fébrilement. Une faible lumière, mesure d'économie d'énergie, éclaire l'endroit destiné à se laver. Il rentre dans une cabine de décrassage intégral (corps et cheveux) en prenant soin de ne pas déclencher le système automatique d'action des jets de brume tiède pulsée. Ses mains tremblent non seulement d'impatience mais aussi d'anxiété. Il faut se recentrer sur le factuel, ne pas se laisser emporter par des sentiments comme l'enthousiasme, l'exaltation, parfaitement incongrus pour un scientifique.

Louis a retrouvé suffisamment de calme en lui pour enfin lire. Mais ce que lui révèlent les mots ne l'apaise pas, bien au contraire. Un sifflement lui perce les oreilles, il ressent une vague de chaleur lui envahir le visage et le corps. Il ne tarde pas à suer et ses yeux voient des taches noires se former. Il se sent partir, près de s'évanouir. Il s'appuie sur la paroi gauche de la cabine de décrassage et met en marche les jets. Cela le sauve d'une chute certaine. Il reprend ses esprits petit à petit, le bourdonnement et les taches disparaissent. Les jets de brume ont ramolli le papier qu'il tient encore dans sa main et ont effacé l'inscription. Heureusement il a eu le temps d'en retenir le contenu. Maintenant il sait. Louis sourit. Intérieurement. Rose de Mai et

Gaspard veulent partager leur projet. Ils comptent sur lui pour les aider à mettre en place le plan élaboré par la poignée d'avant-gardistes etsonniens.

Des mois plus tard. Il faut se tenir sur ses gardes, constamment. Pas de relâchement, personne ne doit découvrir les recherches qui sont menées avant leur aboutissement. Le temps passe, et ils se mobilisent pour travailler encore et encore. Ce que Louis ignorait lors de la visite au Centre de recherche, c'est qu'il était en phase de test. De sa réaction et de son comportement dépendaient son admission, dans le cercle extrêmement étroit des chercheurs de la plaine. Il a réussi un examen qu'il n'a eu ni conscience ni connaissance de passer. Il accompagne Gaspard et Rose de Mai dans leurs travaux désormais. Louis tient le rôle du projeteur d'avenir, en termes de statistiques, de probabilité. Cet ajustement est capital pour la réussite de leur entreprise. Si Louis a été tenu à l'écart des autres membres de l'équipe jusqu'à présent, il est temps de les rencontrer et de mixer les résultats et perspectives de réalisations concrètes.

19 juin 2050. Le Conseil de l'Ultra Europe recommande, par mesure de sécurité, de ne sortir des dômes et verrières que sur autorisation et après avoir réglé la taxe « Extérieur ». Chaque citoyen doit également verser la moitié de sa rémunération en signe de solidarité nationale et internationale. Des sociétés de recouvrement sont mandatées pour faire respecter ces dispositions. Les fonds récoltés ne serviront, paraît-il, qu'à prévenir et guérir les maladies dues à la pollution. Il est précisé qu'il ne s'agit pas de mesures fiscales, mais du bien public.

Décision du Conseil de l'Ultra Europe le 19 juin

2050, applicable immédiatement.

20 juin 2050. Le temps presse. Tout est prêt. Il faut prendre le Conseil de cours. L'autre Conseil, celui de l'Europe, a bien réagi à l'annonce ultrasecrète des résultats de l'équipe de l'Etsonne. Cette petite région de France s'impose en visionnaire du futur, et quelques groupes impliqués dans le grand changement qui s'amorce comprennent qu'il est grand temps de se réunir dans un effort et un but unique.

L'Ultra Europe est toute-puissante, et ses filiales à travers le monde lui permettent une implantation de sociétés et d'idées qui font comprendre aux citoyens internationaux que, sans elle, la vie devient impossible sur la planète. Les taxes et contraintes ne peuvent constituer un obstacle à l'acceptation de son utilité. L'Ultra Europe finance la plupart des usines à nourriture de la planète. L'Ultra Europe donne la possibilité de vivre presque normalement « comme avant », en tout cas, c'est ce que prétendent ses dirigeants.

Louis, Gaspard et Rose de Mai ont la certitude que leurs résultats, vérifiés des milliers de fois dans des situations les plus diverses, sont fiables. Les équipes savent qu'il va falloir convaincre, donner l'exemple. Combattre les préjugés. Neutraliser les lobbies de l'Ultra Europe. L'Etsonne va se retrouver au cœur du Monde jusqu'à ce que l'action soit étendue partout. Les protagonistes ont conscience que la partie va se jouer serrée et sera dangereuse, mais cela vaut plus que la peine, cela vaut le bonheur.

21 juin 2050. Chaînes Écrans-Transatt 457, 458, 621, 32, 33, 1000, 2, 3, 1... canaux de communication universelle. Tous les programmes sont interrompus

depuis l'interview imposée en force par le directeur général du centre SACORS, Saclay-Orsay, qui a pris d'assaut le plus grand studio de diffusion des informations. Surpris et décontenancés, dans un premier temps, les responsables du journal laissent faire quand ils comprennent à qui ils doivent donner la parole. Ce ne peut être qu'important, il ne faut pas rater un tel évènement.

*Intervention du directeur général  
du Centre SACORS, Saclay-Orsay*

« Citoyens du monde, je m'adresse à vous en toute sincérité, et ce que je vais vous dire n'est que pure vérité, PURE, retenez ce mot. Ce soir, votre vie amorce un changement radical et salutaire. Le groupe de SACORS, Saclay-Orsay, dont vous ignorez l'existence mais qui travaille pour tous depuis de très longues années, a trouvé l'antidote à la pollution ! L'air et la terre vous sont rendus !!!

Oui, vous avez bien entendu, bientôt vous pourrez sortir quand bon vous semblera et surtout cultiver la terre, élever des animaux, manger ce que vous produirez. L'équilibre sera fragile et l'effort constant pour ne pas recommencer les mêmes erreurs. Nous ne proposons pas un renoncement, au contraire, ni un modèle absolu qui engendre sans nul doute des abus de pouvoir, comme nous en rencontrons actuellement.

L'antidote sera répandu dans l'air et dans le sol. Il faudra des mois, peut-être des années, pour un assainissement définitif de la planète ; d'ici là, nous aurons encore progressé dans nos conceptions de vie et la technique de dépollution universelle. Construisez

votre avenir, n'en ayez pas peur. »

À peine une heure plus tard, Saclay devient alors le plateau d'Écrans-Transatt, toutes chaînes confondues. Les journalistes, peu habitués à une information non officielle, courent partout, se renseignent, recourent leurs informations, les rédactions s'affolent, comment traiter une telle nouvelle? Les TransInfos ne fonctionnent plus correctement, trop d'appels, trop de messages. Globalement les populations ne savent pas si ce qu'elles viennent d'entendre est réel ou une fausse information, mais dans quel but? Finalement l'enthousiasme l'emporte, la vague déferlante d'espoir submerge les continents. Chacun est prêt à prendre sa part dans l'élaboration de cet incroyable « re-vie-rement », néologisme inventé par un inconnu, véhiculé sur les multiples réseaux de transmission et repris par des milliards de Terriens.

Trop tard pour L'Ultra Europe qui a tenté d'intervenir pour interrompre le discours, en vain. Obligée d'encaisser le coup. Obligée de parer à l'effondrement financier inéluctable. Obligée de se taire, de se faire oublier et de dissoudre le Conseil.

Louis, Rose de Mai, Gaspard et toute l'équipe de l'Essonne ont gagné leur pari. Une nouvelle vie les attend.



## *Là où elle se rend* d'Aurélie Dewilde

Ses talons claquent avec un rythme syncopé, mais leur mélodie s'enroule et se perd dans le brouhaha de la foule. Le quai est encore loin. Fanny se dit qu'elle n'y arrivera pas, qu'elle est partie bien trop tard de chez elle. Mais pourquoi diable est-elle partie si tard d'ailleurs ? Elle avait le temps somme toute, mais elle s'est attardée, réglant mille et un détails qui pouvaient attendre son retour. Elle a bien conscience de cet acte manqué et se maudit, car, précisément, ce rendez-vous, cet ultime rendez-vous, elle n'a aucun droit de le manquer. Alors non, pas question de laisser cet aérotrain partir sans elle. Fanny presse le pas et joue des coudes pour se frayer un chemin parmi les voyageurs. Elle s'agace. Si seulement elle pouvait les repousser loin d'elle, les bousculer, les envoyer au diable !

Encore une centaine de mètres, elle est toute proche désormais. Déjà elle aperçoit les robots de la sécurité. Elle les trouve si laids. On a bien tenté de leur donner apparence humaine, mais leur démarche et la manière dont ils s'animent sont encore bien trop mécaniques et saccadées. Peu importe, cela ne les empêche nullement de remplir leur rôle, et justement, c'est au tour de Fanny d'être scannée de pied en cap, sac à main inclus. Le dernier appel pour l'aérotrain retentit. Allez, plus vite le robot ! Une fois le scan terminé, Fanny se précipite sur la borne de contrôle des voyageurs et l'effleure rapidement de sa paume droite dans laquelle est logé son implant TCP<sup>1</sup>. Les mots « Réservation validée, voyage autorisé » s'affichent en caractères lumineux sur la borne, mais Fanny ne les voit pas,

1. *Trackable-Connected-Payable.*

elle se jette littéralement dans la rame la plus proche. Aussitôt, la porte se referme et c'est comme si l'air se comprimait autour d'elle. Ses jambes flanchent, toute l'énergie déployée depuis ce matin l'abandonne.

Quelques minutes pour reprendre son souffle, ses esprits, et pour à nouveau se détester d'avoir tout fait pour être en retard. C'est, de toute évidence, révélateur de ses sentiments contradictoires. Elle n'a pas vraiment envie d'y aller, et pourtant, elle ne peut concevoir le contraire. Paume de la main droite appuyée sur le panneau d'information, et ce dernier lui révèle sa place dans l'aérotrain. Après avoir remonté quelques courtes rames tout en luttant pour garder son équilibre, Fanny atteint enfin son siège dans lequel elle se laisse tomber bruyamment. Elle est côté fenêtre, comme elle le souhaitait.

Dans les haut-parleurs, une voix synthétique scande « aérotrain numéro 8815, en provenance de Grand-Sud-Montpellier et à destination de Grand-Nord-Dunkerque », puis énumère les quelques rares arrêts. Celui de Fanny est l'avant dernier : Grand-Paris-Orsay. Direction l'Essonne donc, nom à jamais lié à son enfance. Petite, elle passait la plus grande partie de ses vacances chez son grand-père maternel, à Gif-sur-Yvette. Gif-sur-Yvette... elle aimait bien ces trois petits mots, c'est joli, c'est chantant, c'est dansant. Il y a si longtemps qu'elle n'y est pas retournée. Désormais, cette ville n'existe plus sous ce nom. Car toutes les communes de l'Essonne ont fusionné en une seule entité appelée Grand-Paris-Orsay, que tout le monde appelle simplement « Orsay ». Bien sûr, le changement fut progressif, mais non sans douleur. Après avoir

vu les villes grossir et s'étendre pendant des siècles, on a dû se résoudre à faire marche arrière : les terres encore vierges de tout urbanisme devaient le rester, et certaines zones pavillonnaires, revenir à l'état de sols cultivables. De fait, aujourd'hui, l'Essonne n'arbore plus le visage que Fanny a connu dans sa prime jeunesse. Mais il y fait bon vivre, avec un urbanisme très encadré et une pollution nettement inférieure à d'autres régions de France. On dit d'ailleurs de l'Essonne qu'elle est le garde-manger de Paris et sa région. Car de tout le Grand-Paris<sup>2</sup>, l'Essonne est le seul territoire ayant conservé ses champs, ses pâturages, et les ayant même largement étendus. Évidemment, il n'y a plus d'agriculteurs ou d'éleveurs. Il n'y a même plus de fermes. Tout est automatisé et géré par des robots intelligents capables de prouesses, eux-mêmes commandés par de puissants ordinateurs. Se réinventer sans y laisser quelques plumes est impossible. Il y a toujours un prix à payer pour le progrès.

Fanny soupire et s'enfonce un peu plus profondément dans son siège. Autour d'elle, les autres passagers sont déjà plongés dans la contemplation de leurs divers écrans, totalement absorbés par un flux continu d'informations, de publicités, de divertissements, d'oubli de soi. Fanny, quant à elle, préfère regarder le paysage défiler, en somme le réel au virtuel, et il en a toujours été ainsi. Aux yeux de ceux qui la côtoient, cela fait d'elle quelqu'un de « bizarre », de « décalé », et paradoxalement d'« asocial ». Mais qu'importe, ça lui est bien égal, surtout en ce jour si pénible.

Elle s'est refusée à trop y songer, mais, à présent, seule face à son reflet dans la vitre, ses pensées reviennent

*2. Autrefois connu sous le nom d'Île-de-France.*

invariablement vers lui. Lui qu'elle a tant aimé, mais qu'elle ne reverra plus après ce dernier tête-à-tête. En réalité, il sait bien que tout est fini, ils le savent tous les deux depuis longtemps. Alors que peuvent-ils se dire ? Finalement, y a-t-il besoin de poser des mots sur leurs sentiments ? Peut-être vaut-il mieux garder le silence, se contenter d'un simple baiser. Après tout, un regard et quelques gestes peuvent dire bien plus que le plus beau des discours.

À cette idée, sa gorge se serre. Son cœur va exploser et elle va fondre en larmes, elle le sent. Mais elle ne peut pas laisser le chagrin l'envahir et la submerger, pas maintenant, pas ici au milieu des autres voyageurs. De quoi aurait-elle l'air ? Lèveraient-ils seulement le nez de leurs écrans ? Peu importe, sa peine n'appartient qu'à elle, il est impensable de la partager avec des inconnus. Alors, elle tente d'anesthésier ses sombres pensées en abandonnant, elle aussi, son esprit à un écran. Avec son implant TCP, Fanny allume le moniteur en face d'elle et y connecte son oreillette. Une liste de vidéos documentaires s'affiche. Elle choisit celle sur l'aérotrain, et ce n'est pas par hasard. L'aérotrain... un train monté sur coussins d'air et se déplaçant sur un monorail. Cette folle idée est née il y a plus de cent ans dans la tête d'ingénieurs rêveurs, puis fut délaissée faute de financements, ne laissant derrière elle que quelques prototypes, de nombreux plans et quantité de regrets. Mais que des rêveurs disparaissent, et d'autres viendront.

Ainsi, bien des décennies plus tard, certains décident de ressusciter ce projet. Et c'est en Essonne que ça se passe, là où tout a commencé. Les technologies

modernes permettant tant et plus, on exhume les archives, on modifie, on améliore, on conçoit de nouveaux prototypes, on trace de belles lignes à travers la France. L'objectif premier était de désengorger les principales voies de TGV ainsi que les arrêts par trop fréquentés des grandes villes, tout en participant aux mesures de sortie de crise écologique. Et parmi cette poignée d'hommes et de femmes ayant porté ce projet, de sa genèse à son accomplissement, figure en très bonne place le grand-père maternel de Fanny. Enfant, il se plaisait à rêvasser devant une sculpture de l'aérotrain, exposée près d'une ville autrefois appelée Gometz. Cela ressemblait au cockpit d'un avion, de quoi faire travailler l'imagination de ce petit garçon. Finalement, le garçon a grandi mais n'a jamais vraiment oublié. Et, de rêve, l'aérotrain moderne et entièrement électrique est passé à projet. Il a germé, mûri, grandi et a finalement trouvé sa place dans les problématiques de saturation des trains à grande vitesse, de raréfaction du pétrole et de l'explosion de la pollution. « En somme, c'était comme une évidence », peut-on entendre dans le documentaire. Celui-ci présente également plusieurs holocaps<sup>3</sup> du grand-père de Fanny et de son équipe, tantôt concentrés, tantôt souriants. Fanny met le moniteur en pause et s'attarde sur cette holocap représentant l'inauguration de la toute première ligne de l'aérotrain, reliant le Grand-Paris-Orsay au Grand-Ouest-Nantes. C'était il y a seize ans, en 2052. Toutes les têtes d'affiche politiques de l'époque posent fièrement avec l'équipe d'ingénieurs devant l'aérotrain. Avec ses petites rames, son allure est différente des dessins originels, et il est égale-

3. Diminutif d'« holo-capture », équivalent de la photographie, prise avec un appareil multi-objectif, permettant ainsi un rendu en plusieurs dimensions.

ment moins rapide, mais il permet de transporter davantage de voyageurs. En arrière-plan, l'actuelle aérogare d'Orsay, majestueux bâtiment de bois et de verre, à l'image de toutes les récentes constructions de l'Essonne, et couvert d'immenses panneaux photovoltaïques. Fanny se concentre sur le visage de son grand-père. Il s'en dégage une joie infinie. Alors elle ne peut s'empêcher de sourire elle aussi, puis est aussitôt rattrapée par le vague à l'âme.

Fanny éteint le moniteur. De toutes les manières, ni un documentaire ni un fervent appel à de beaux souvenirs ne peuvent détourner ses pensées de l'endroit où elle se rend aujourd'hui. Non, rien ne pouvait empêcher son esprit de cavalier toujours plus loin, toujours plus vite. Elle n'avait décidément aucune bride pour le retenir quoiqu'elle fasse, alors autant le laisser vagabonder librement...

L'aérotrain s'immobilise : Grand-Centre-Clermont-Ferrand. Totalement engluée dans ses sinistres rêveries, Fanny sent à peine le ralentissement puis l'arrêt. Elle n'accorde pas non plus d'attention aux nouveaux passagers montant dans la rame, et se trouve bien incapable de dire qui en est sorti. À nouveau, cette voix synthétique. Prochain arrêt : Grand-Paris-Orsay. Désormais gigantesque et tentaculaire métropole, Orsay comme on l'appelle couramment, est le centre névralgique de l'Essonne. Au fil des décennies et des plans d'urbanisation, les habitants se sont regroupés et la vie s'est organisée en grands quartiers, faisant renaître un certain sens de la communauté. Et même si la ville s'est densifiée, quelques kilomètres seulement séparent les citadins de ce qu'on appe-

lait autrefois « la campagne ». Ainsi, la périphérie d'Orsay n'est que champs, prairies, forêts, et fait de l'Essonne un site prisé des randonneurs, coureurs et crosseurs<sup>4</sup>. Fanny pouvait passer des journées entières à déambuler à vélo, sans but précis, se contentant de suivre les pistes dessinées à travers prés et bois. Il y en a tellement ! Les possibilités sont infinies. Et aucune chance de se perdre depuis la généralisation des implants TCP, ceux-ci permettant de se géolocaliser rapidement. Ce qu'elle adorait par-dessus tout, c'était les immenses chasses aux trésors organisées à travers tout le département. À l'aide d'indices ou de coordonnées GPS, il fallait retrouver de jolies petites balises cachées dans les endroits les plus insolites. Enfant ou adulte, elle s'était toujours terriblement amusée !

C'était il y a seulement quelques années... C'était il y a une éternité.

Orsay, encore une fois, une dernière fois. Fanny cède au flot des souvenirs du visage, de la voix, de toute cette tendresse de cet homme qui a tant compté.

C'est uniquement pour lui qu'elle entreprend ce voyage aujourd'hui, pour lui qu'elle se rend là-bas. Il l'a appelée avant-hier, un simple appel voix, pas de vidéo. Il lui a demandé de venir, « s'il te plaît », juste quelques mots, ni prière, ni supplication. Elle a accepté « bien sûr ». Car après tous ces doux moments vécus ensemble, toutes ces belles images qu'il lui laisse, tout ce qu'il lui a appris sur elle et sur les autres, elle lui devait sa présence à cet ultime rendez-vous. C'est ainsi. Aussi douloureux que soient ces adieux, elle les lui doit. Ensuite, elle le quittera, rentrera chez elle et poursuivra le cours de sa vie.

*4. Le nom crosseurs regroupe tous ceux qui se déplacent en véhicule électrique deux roues ou en véhicule non motorisé.*

L'aérotrain franchit silencieusement les portes de l'Essonne. Par la fenêtre, Fanny voit les forêts denses et touffues. Puis le paysage se transforme, s'étend, s'aplanit. C'est alors qu'un jaune intense explose tout autour du monorail. C'est la saison du colza, cette jolie plante à fleurs couleur du soleil. Ici, on la cultive en très grande quantité, majoritairement pour en faire un carburant, en réponse à l'épuisement des ressources pétrolières et à la crise écologique.

Fanny est en émoi devant ces terres lumineuses et pourrait presque sentir le parfum des fleurs de colza. Mais voici déjà les premiers immeubles de Grand-Paris-Orsay. L'aérotrain réduit progressivement sa vitesse, s'engage sur une voie suspendue à une quinzaine de mètres au-dessus du sol et traverse ainsi toute la métropole. Puis il entre dans la grande et magnifique Aérogare d'Orsay. Avant le regroupement des communes sous une seule et même dénomination, la ville où fût construit ce bâtiment s'appelait Évry. Il en reste des réminiscences çà et là sur des enseignes de restaurants ou dans les noms des parcs.

Un son strident résonne dans toutes les rames. Fanny n'a que deux minutes pour descendre. À nouveau, son rythme cardiaque s'affole et elle sent tous ses muscles se contracter. Du nerf, ce n'est pas le moment de flancher ! La voici sur le quai. Elle est bousculée par les voyageurs grim pant dans l'aérotrain qui repart déjà. Au milieu de toute cette agitation, Fanny reste plantée là. Elle a encore besoin d'un peu de temps afin de trouver l'énergie nécessaire pour avancer. Alors seulement, elle se met en quête d'un taxi autonome et, contre toute attente, en laisse s'échapper un bon

nombre avant de se décider à arrêter l'un d'entre eux. Avec son implant TCP, Fanny se connecte au moniteur du taxi et indique sa destination. C'est un ordinateur qui contrôle tout. Pas de chauffeur, pas besoin de faire la conversation donc. Toute cette automatisation partout et pour tout, toute cette solitude dans laquelle ça vous plonge, cela a ses avantages parfois..., aujourd'hui en tout cas.

Le temps de trajet apparaît sur l'écran principal : le compte à rebours est lancé. Une vingtaine de minutes pour tenter de se vider le cerveau, en s'intéressant de toutes ses forces à ce qui se passe autour d'elle. Dehors, c'est l'effervescence, « le bruit et la fureur ». Ici, des terrasses de cafés bondées. Là, une file d'attente pour le dernier film 3D à la mode. Et là encore, un spectacle de rue. La vie en somme. Quelle ironie quand on songe à la finalité de ce voyage !

Car si Fanny est là aujourd'hui, c'est parce qu'il a demandé à ses proches de mettre fin à son immense et constante souffrance. Plus rien ne le soulage désormais. À quoi bon rester alité jour et nuit, même plus capable de se concentrer sur une lecture, un film ou même une simple conversation ? Après de très longues hésitations et de cruelles querelles, la famille a finalement accepté sa décision. Les médecins ne s'y sont pas opposés et s'occuperont du reste<sup>5</sup>.

L'hôpital de Orsay-Bligny enfin. Le taxi s'arrête et Fanny s'en extirpe lentement, les jambes lourdes comme jamais auparavant. Car oui, en cet instant, ça lui pèse d'être là, d'être impuissante, de faire partie de ceux qui restent. Mais elle se reprend, ce n'est vraiment pas le moment de s'apitoyer sur son sort et

*5. La loi sur l'euthanasie et le suicide assisté a été promulguée en 2028.*

de jouer à la pauvre petite chose. Ce n'est pas elle la plus à plaindre dans cette histoire, pas elle qui souffre dans sa chair.

Fanny se décide enfin à passer les portes de l'hôpital. Après avoir été scannée par les robots de sécurité, elle s'aide des panneaux lumineux pour trouver le bon service, le bon couloir et enfin la bonne chambre. Elle y est. C'est ici, c'est maintenant. Elle n'entend aucun bruit à l'intérieur, il doit être seul pour l'instant. Alors Fanny rassemble tout le courage qu'il lui reste, prend une profonde inspiration, puis accole son implant TCP au moniteur de la chambre. Un message s'affiche. La porte s'ouvre.

« Bonjour Grand-Père. »

## *Le projet qui ne manque pas d'air* d'Alexis Llanos

« Tiens ! Voilà Richard ! »

Sous un doux soleil d'après-midi, un grand camion flottant sur coussin d'air, peint entièrement en bleu ciel, s'arrêta près de la maison. Sur ses flancs trônait un gigantesque « O<sub>2</sub> » dont le « O » était une bulle d'eau à la rondeur parfaite. Il s'agissait là du logo d'Esson'R, la société qui avait décidé de partager avec le reste de la France la ressource la plus importante du département : son oxygène. Depuis plusieurs décennies déjà, l'Essonne était considérée comme l'endroit le plus vert de France, et il était devenu depuis peu celui qui possédait l'air le plus pur. La porte du camion s'ouvrit, et un homme en uniforme assorti à son véhicule en sortit, affichant son plus beau sourire.

« Henzo, comment vas-tu ? demanda Richard en posant un pied au sol.

– Je me porte comme un charme ! Toi aussi, tu m'as l'air de bonne humeur.

– Ah bah ! C'est bientôt le grand jour !

– C'est à propos de ton projet, c'est ça ?

– Exactement.

– Parlons-en de ton projet, tiens : Quand est-ce que tu nous le montres ? J'en ai assez d'attendre !

– Ha, ha, ha ! Patience, c'est une surprise ! s'exclama Richard en accompagnant ses paroles d'un clin d'œil. Encore quelques jours, et tout sera parfait !

– J'espère bien ! Bon, revenons aux choses sérieuses. Mets en marche tout ton attirail, et allons discuter à l'intérieur.

Richard acquiesça, puis se dirigea à l'arrière de son camion. Là, il ouvrit un clapet, appuya sur un gros bouton rouge, et le véhicule se mit à vibrer. Un long tuyau s'échappa de dessous le châssis, et vint se tordre à la verticale jusqu'à atteindre le sommet des arbres. Richard attendit que sa machinerie fasse le bruit d'un aspirateur, ponctionnant l'air frais et pur pour la stocker dans le camion, et alla rejoindre son ami dans sa demeure.

Ils n'eurent qu'une petite heure à attendre avant que le camion soit à moitié plein – l'autre moitié étant destinée à accueillir de l'eau. Les deux hommes sortirent. Richard s'apprêtait à remonter dans son camion quand son regard fut attiré par un objet brillant qui dépassait sur le côté de la maison. Il s'approcha, et distingua une cloche de verre.

« Est-ce que je peux la prendre ? Demanda-t-il à Henzo, qui venait de le rejoindre.

– Bien sûr, sers-toi ! Ma femme avait essayé de construire elle-même un de ces lumi-globes, ceux qui brillent dès qu'il se met à faire nuit, mais sans succès.

Depuis, ça traîne ici.

– Merci, c'est pile ce qu'il me fallait.

– Pour ton projet ?

– Disons, un projet auxiliaire...

– Ah ! Toi et tes projets ! », râla Henzo.

Richard s'empara de l'objet et le posa à côté de lui dans la cabine du conducteur. Il fit au revoir de la main, et Henzo lui rendit son geste. Il roula jusqu'à arriver à un grand lac, situé entre deux champs.

« Tiens, il est plus petit que la dernière fois », songea-t-il. Ici, en Essonne, des lacs pouvaient apparaître

un peu n'importe où après la pluie. C'était à cause de la constitution de la terre. Quelquefois, ils disparaissaient en quelques jours, d'autres fois, ils restaient plusieurs mois, voire des années ! Et les habitants s'en donnaient à cœur joie de découvrir lesquels étaient apparus et lesquels ils ne reverraient plus. Celui-là ne datait que de quelques jours, et déjà des enfants l'avaient repéré et étaient venus se baigner.

Richard vit l'un d'eux, un adolescent d'environ seize ans, courir le long de la berge et sauter dans l'étang. Avant l'impact, il s'était roulé en boule pour faire une bombe. Il aspergea tous ses camarades, qui applaudirent son saut – même les canards s'étaient pris au jeu, et l'un d'eux avait imité le jeune garçon en sautant dans l'eau claire, bec en avant.

Il soupira, pensant à la chance qu'avaient ces jeunes de pouvoir profiter d'un endroit aussi agréable. Cela changeait bien de leurs jeux holographiques !

Il activa de nouveau le mécanisme présent à l'arrière de son véhicule, et attendit qu'il soit entièrement rempli tout en trempant ses pieds dans l'eau fraîche.

En moins d'une heure, il avait fini de ponctionner le liquide et fut prêt pour repartir. Avant le départ, il se baissa pour recueillir un peu d'eau au fond d'un bidon opaque, réservé à son usage personnel. Son affaire terminée, il remonta dans sa cabine et fit route vers sa destination finale : le grand service de distribution d'Esson'R, situé dans la ville de Montlhéry.

Le bâtiment était assez grand et constitué de trois parties : une pour stocker les deux ressources, une autre pour les embouteiller et une dernière pour conserver le produit fini.

L'entreprise souhaitait éviter au maximum les intermédiaires : l'eau et l'air amenés à l'entrepôt étaient directement mis en bouteille, sur place, puis distribués aux quatre coins de la France par des livreurs comme Richard, habitant non loin dans la zone.

Il se gara dans la première partie – celle où l'eau et l'air étaient conservés – et brancha ses deux tuyaux à deux grands containers.

« Ça alors ! Mais c'est Richard ! Vous êtes en avance aujourd'hui ! »

Richard se tourna vers la voix, et tomba nez à nez avec une femme d'une grande élégance ; les cheveux bruns regroupés en un chignon et vêtue d'un tailleur aux couleurs similaires à celles de la société. Elle portait dans la main une plaque transparente sur laquelle apparaissaient des chiffres et des graphiques numériques.

« Bonjour madame Garnier. Oui, je suis arrivé un peu plus tôt que d'habitude, j'espère que cela ne vous gêne pas ?

– Me gêner ? Pourquoi est-ce que je serais gênée d'avoir un employé aussi exemplaire ? »

Richard se racla la gorge.

« Dans ce cas, vous ne verriez aucun inconvénient à ce que j'emprunte une bouteille d'oxygène ?

– Encore ? C'est au moins la sixième ce mois-ci ! Allez-y, je vous y autorise... Mais je suis curieuse, qu'en faites-vous au juste ?

– Ah, ça... Vous le saurez dans quelques jours, pour l'instant ça reste un secret.

– Il doit s'agir de votre fameux projet mystère... Soit. Je dois vous laisser à présent, je dois m'occuper de certaines affaires. »

Ils se séparèrent, et Richard passa par l'entrepôt de bouteilles où il en piocha une. Il se rendit ensuite sur le parking, troquant son camion à coussin d'air contre une voiture électrique dernier modèle. Il rangea dans le coffre ses trésors de la journée – la cloche de verre, le bidon d'eau et la bouteille d'oxygène –, puis démarra. Le soir arriva vite, et le moment fut venu pour Richard de rentrer chez lui.

Il traversa la banlieue de Marolles-en-Hurepoix, petite ville tranquille s'étant beaucoup développée depuis quelques années, grâce notamment à l'essor de son air pur et de sa verdure, très attractive.

Il passa le portail qui menait chez lui, et pénétra à l'intérieur. Il embrassa ses enfants et sa femme, et aida cette dernière à préparer le dîner, puis ils dégustèrent tous ensemble la délicieuse blanquette de veau à la crème.

Après manger, il s'éclipsa et se rendit dans son jardin. Là, il tapa trois fois du pied, et une plate-forme se détacha du sol, sous ses pieds, pour l'emmener dans les airs – le dispositif pouvait léviter grâce au même mécanisme de coussin d'air dont son camion était équipé.

Il arriva enfin à une grande cabane en bois, solidement coincée entre deux branches d'un arbre. Il pénétra à l'intérieur et déboucha sur une pièce lui servant d'établi.

Richard se mit à l'œuvre : il sortit la cloche de verre trouvée chez Henzo et la plaça sur une plaque de métal. Il introduisit ensuite l'eau du bidon à l'intérieur d'un tuyau, et une grosse bulle en ressortit à son autre extrémité, au-dessus de la plaque.

Puis, il prit sa bouteille d'oxygène et l'enclencha dans un autre dispositif sur le côté. Il abaissa un levier, et deux mini-drones surgirent à l'intérieur de la cloche, virevoltant autour de la bulle.

« C'est parti », murmura Richard comme pour lui-même.

Il enfila des lunettes et des gants, et plaça ses mains autour de deux joysticks placés devant lui. Désormais, il pouvait contrôler les drones qui crachaient un filet d'air contre la bulle, pouvant ainsi la déformer tandis qu'elle continuait de danser dans le vide de sa cage de verre. Peu à peu, la bulle s'allongea, s'affina, et de nombreux reliefs se creusèrent, formant de nouveaux détails uniques.

« Qu'est-ce que tu fais, Papa ? », demanda une voix derrière lui.

Richard lâcha les commandes, et les drones s'immobilisèrent. Il se retourna, et son regard tomba sur une enfant d'environ huit ans, dont les boucles blondes gigotaient à cause du vent.

« Attends encore cinq minutes, Emma », lança-t-il à sa fille.

Elle hocha la tête et alla s'asseoir dans un coin de la pièce. Richard reprit son travail et respecta sa parole : moins de cinq minutes après, il s'écria « Fini ! »

Il s'écarta pour permettre à Emma de distinguer ce qui se cachait sous la cloche de verre. Elle écarquilla les yeux lorsqu'elle remarqua qu'une bulle en forme de fleur semblait flotter dans les airs. Tout était travaillé au millimètre près : les pétales se superposant les uns aux autres, tous reliés par une longue tige à la finesse remarquable, parfois agrémentée de quelques

feuilles aux nervures visibles... Alliée à la lumière de la lampe qui la surplombait, la fleur avait des reflets multicolores qui lui conféraient une élégance sans pareille.

« Ouah, s'exclama-t-elle, émerveillée. C'est pour le concours de l'Essonne ? Celui dont tu nous parles depuis des mois ?

– Non, répondit Richard en souriant. Celle-là est pour toi. »

Il attrapa la cloche et la dévissa. Elle se détacha de la table mécanique, en emportant avec elle la plaque de métal qui empêchait la fleur de s'échapper. Il s'agenouilla auprès de la petite Emma et lui tendit l'objet. Elle le prit, les mains tremblantes de peur de le faire tomber et de le casser. Puis, une fois que l'inquiétude disparut, elle serra le bocal contre sa poitrine, en observant son père, le regard empli de gratitude.

« En revanche, ça, c'est pour le concours », dit-il.

Il tira une bâche qui recouvrait un meuble, et une deuxième cloche de verre, beaucoup plus grande, comme un dôme, se dévoila.

À l'intérieur, des bulles étaient également présentes, mais n'avaient pas la même forme que la fleur : elles ressemblaient à des oiseaux. Les bulles étaient sculptées de la même manière, mais cela avait dû coûter de nombreuses heures à Richard pour représenter tous les détails.

Des dizaines d'oiseaux d'espèces toutes aussi variées étaient en train de voltiger dans leur prison de cristal. Emma en vit deux s'entrechoquer et bouger comme de la gelée, avant de se séparer et de voler dans le sens contraire.

Sur les côtés, des corneilles noires planaient, observant leurs camarades à plumes d'un air farouche, un brin amusé.

Un peu plus bas, on pouvait surprendre un ou deux étourneaux sansonnets qui se nettoyaient les plumes à l'aide de leur bec. Les reflets colorés de la bulle respectaient parfaitement les plumages brillants verts et violets de cette espèce.

Plus haut cette fois-ci, un héron cendré dominait ses congénères, ses ailes bien dépliées mais son cou plié comme un ressort, prêt à attaquer la chouette hulotte qui le menaçait de son grand regard noir.

Emma ne put distinguer toutes les espèces d'oiseaux qui se trouvaient sous ce dôme transparent, car il s'agissait là d'un ballet volatile d'une complexité inégalée, et il semblait même que chaque oiseau avait conscience de la présence de spectateurs. Peu importait vers où flottaient les magnifiques bulles d'eau taillées à l'air, elles voletaient toujours avec la même légèreté harmonieuse, le tout piégé dans cette cage de verre.

« Oh ! Que c'est joli ! On dirait chez nous, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle.

– Oui, tu as raison », acquiesça Richard en souriant.

Après quelques secondes de contemplation, il rabattit le drap sur la cloche, et ils sortirent de la cabane. Avant de rentrer dans la maison, Emma leva les yeux vers le ciel.

D'ici, la lune semblait plus grosse que d'habitude, comme si on la regardait au travers d'une loupe. Emma songea que peut-être cela avait-il un rapport avec le dôme de verre qui encadrait les verts paysages

d'Essonne pour les protéger de la pollution extérieure,  
et dont son père s'était inspiré ?  
« Emma, tu viens ? », l'appela son père.  
Elle huma une dernière fois l'air frais du soir, puis  
passa la porte.



## *La Foire*

d'Anaïs Schmuck,

lauréate du concours collégiens

### **Théa**

*Mardi 3 mars 2068*

7h30. BRÉTIGNY-SUR-ORGE. Lorsque mon réveil sonna et me tira de mon sommeil, je me levai et ne perdis pas une seconde. Je tirai les rideaux colorés, laissant entrer le soleil dans toute la pièce. Sa lumière diffuse m'emplit d'un sentiment de calme et de sérénité. Petit à petit, les autres rideaux se tirèrent, les maisons s'éveillèrent et l'écoquartier s'anima. J'enfilai ma tenue : un pantalon de toile écru et ma blouse en coton vert pâle. Tous les habitants de l'écoquartier portaient le même ensemble, les couleurs étant différentes selon la profession exercée. Moi, je travaille au ministère du Patrimoine et de la Culture de l'Essonne (MPCE), qui, depuis les années 2050, a décidé de rénover certains lieux – historiques ou culturels – tels que le château médiéval de Dourdan, la tour de Montlhéry, l'opéra de Massy, ou encore les lieux de cultes communaux.

9h45. ÉVRY. Alors que je poussais la lourde porte en bois du ministère, mon associé, étant déjà arrivé, vint me chercher et m'annonça que le ministre en personne passerait dans un quart d'heure pour un dossier très important. Je le suivis jusqu'à mon bureau, le 19, situé au deuxième étage. Des piles de dossiers inachevés jonchaient le grand bureau d'ébène. Mon poste de coordinatrice et chargée de communication me prenait énormément de temps. On frappa à la porte. J'allai ouvrir. Le Ministre entra et prit place dans le

fauteuil, face à moi. Il me parla de la Foire artisanale de l'Essonne, celle qui se tenait tous les ans dans tout le département durant le mois de mai, chaque édition ayant pour but de promouvoir et mettre en avant le savoir-faire et la diversité de notre département. Cette année, il voulait que j'en sois l'organisatrice. Une fois reparti, je pris conscience qu'il me restait à peine deux mois pour créer la plus grande foire du pays qui se tiendrait dans plusieurs villes-étapes du 91.

## **Hugo**

*Samedi 14 mars 2068*

19h15. TORFOU. Je regardais satisfait les cagettes entreposées dans le camion. Tout ce travail, toutes ces heures à bichonner, replanter, rempoter, arroser mes fruits et légumes aboutissaient désormais. La saison des récoltes venait de commencer : choux, pommes de terre, courges, oignons, carottes, betteraves, pommes, poires et kiwis seraient récoltés ce mois-ci et partiraient très bientôt à travers tout le département afin d'être vendus sur les marchés et dans les restaurants, et consommés par la plupart des Essonnien. Le soleil de printemps chauffait sur mes épaules découvertes et m'éblouissait, m'obligeant à plisser les yeux et à mettre ma main en visière. Ma femme m'appela depuis le porche de la ferme, me demanda quand je rentrerais et si elle devait m'attendre pour le repas. Je lui répondis, en me dépêchant de traverser le champ. « Tu vas au marché demain je suppose, me demanda-t-elle une fois que nous fûmes passés à table. Je peux t'accompagner si tu veux.

– Non, pas demain. Les récoltes du jour partent

directement chez nos clients, ceux qui commandent via notre blog. J'effectuerai les livraisons. Je ne rentrerai que vers midi. »

Dès que nous eûmes fini de manger, nous allâmes, ma femme et moi, nous coucher, mon journal à la main afin d'y lire les grands titres de l'actualité. Elle ouvrit la fenêtre, afin de laisser passer le courant d'air frais printanier. Le ciel n'était plus qu'un crépuscule.

### **Carmina**

*Dimanche 15 mars 2068*

9h30. ORSAY. « Carmina, le camion de livraisons est là.

– Parfait. Dites-lui d'entrer et ouvrez-lui le parking. Marie !

– Oui, madame.

– Préparez l'équipe en cuisine. Nous devons être prêts à accueillir nos clients.

– Voilà, chef. Les récoltes datent de la veille. C'est un fermier de la commune de Torfou-Lardy qui nous les livre. Des fruits et légumes bio et de saison. Voici ses coordonnées.

– L'équipe de cuisine est prête. Ils demandent vos instructions. »

### **Paolo**

*Jeudi 19 mars 2068*

10h. ARPAJON. Le marché commençait à s'animer. Des bruits de passants, de commerçants, résonnèrent de plus en plus fort à travers la halle. Je cherchai des yeux Hugo. Il m'avait appelé, me disant qu'il serait présent sur le marché aujourd'hui. À côté de moi,

le fromager sortit ses fromages et les étala sur les présentoirs. Cela sentait bon. Des fromages au lait de vache, de chèvre, ou encore de brebis, attendaient patiemment l'arrivée des clients. Le poissonnier criait afin d'attirer les passants. Le boucher découpait ses pièces de viande et suspendait la charcuterie au plafond avec de la ficelle. Le boulanger sortait ses baguettes chaudes et croustillantes du four en pierre. Le fleuriste composait des bouquets étincelants de couleurs : des dahlias, des roses, des freesias, des pervenches, des jacinthes, des iris, des hortensias, des lys, des capucines, ou encore des géraniums ; toutes fraîchement coupées, formant de splendides harmonies. Je vis Hugo arriver, sa charrette aux mains, ses fruits et légumes trônant dessus. Je lui fis signe et il vint installer son stand à côté du mien. Nous bavardâmes longtemps, entre deux clients. Je vendais les poteries et les céramiques, tandis que ma femme, Myriam, les fabriquait, en faisant tourner l'argile entre ses mains sur le tour de potier. Alors que le facteur circulait dans les allées, Hugo lui attrapa un journal au vol, en lui tendant quelques pièces de monnaie. Le facteur le remercia et s'en alla. Hugo l'ouvrit et me le tendit afin que je puisse voir le titre du jour. Les grosses lettres annonçaient : « Le bureau des inscriptions pour la foire vient d'ouvrir ». Un sourire se dessina sur mon visage, le sien et celui de ma femme.

### **Charlotte**

*Mercredi 25 mars 2068*

20h30. BIÈVRES. Je sortis de mon bureau, fatiguée

et bouleversée. Ma conversation avec mon patron me revint en mémoire. « Un livre, un guide ou un article sur le département, sur mon bureau, le trimestre prochain. Thème libre. », avait-il dit lorsqu'il m'avait convoquée dans son bureau cet après-midi. Je fermai la porte, tournai la clé dans la serrure, puis sortis. Un souffle permit à mes poumons de se gonfler d'air, après cette journée épuisante de travail. En effet, travailler à la Maison littéraire de Victor-Hugo de Bièvres n'était pas de tout repos. Inaugurée en 1991, cette maison était aujourd'hui un lieu de rencontres, d'échanges et de dialogues dans les domaines culturels, littéraires et artistiques. Des manuscrits, photographies d'époque, œuvres de toutes sortes relatant la vie de Victor Hugo y étaient présentés et exposés. Mon rôle dans cette grande hiérarchie était d'animer des conférences, des débats, des expositions, des collaborations avec d'autres musées français, ou encore des présentations de manuscrits classés au patrimoine départemental et national. Restaurée en 2050 par le ministère du Patrimoine et de la Culture de l'Essonne, elle disposait désormais d'un espace médiathèque et centre de recherches et de documentation. Mon sac sur l'épaule, je marchai en direction du parking à vélos électriques. Enfourchant mon vélo, je décidai ensuite de m'arrêter, quelques kilomètres plus loin, au kiosque à journaux pour y acheter le journal. Laisant des pièces sur le comptoir, je le pris et, remerciant la vendeuse, le mis dans mon sac. De retour chez moi, à Igny, dans mon petit appartement, j'y lus les grands titres, assise dans mon canapé. Un sourire se dessina sur mes lèvres quand je vis la première page du

journal : « J+6, pensez à vous inscrire pour la grande Foire artisanale de mai ! ». Je venais enfin de trouver le thème pour mon article de presse...

## **Théa**

*Jeudi 2 avril 2068*

15h45. ÉVRY. « Oui, les places sont encore disponibles, monsieur.

– ...

– Je vous demanderai juste de bien vouloir remplir ce formulaire d'inscription et de nous faire parvenir vos coordonnées.

– ...

– Bien sûr ! Par contre, pour prendre rendez-vous, il faut vous adresser à ma secrétaire.

– ...

– À bientôt ! Au revoir monsieur ! »

Je raccrochai le téléphone et jetai un coup d'œil rapide à mon bureau, où le dossier pour la foire grossissait jour après jour. Les inscriptions avaient redoublé depuis que j'avais eu l'idée de faire publier un bon nombre d'articles pour inciter les Essonnais à y participer. Depuis, ma secrétaire et mon associé ne chômaient pas et n'avaient pas une minute pour souffler, tant le téléphone sonnait ou les e-mails de demande de stand arrivaient. À un mois de l'inauguration, je devais encore organiser des animations, prévoir les espaces de restauration, faire appel à des bénévoles, ou encore coordonner le programme avec les activités et le déroulé des journées.

18h30. ÉVRY. Ma journée de travail se terminait en douceur. Dehors, le soleil brillait encore, même du-

rant le trajet en bus du ministère jusqu'à l'écoquartier. Les personnes lisaient, écoutaient de la musique, ou encore dormaient, bercées par l'ondulation légère du car. Je descendis à l'arrêt, situé sur le trottoir devant l'entrée principale de l'écoquartier. Une fois chez moi, j'allumai mon ordinateur et continuai de travailler mon projet. Une demi-heure de réflexion plus tard, les idées fusaient dans ma tête. Pourquoi ne pas demander à des artisans d'intervenir lors des animations, afin de montrer aux visiteurs leur savoir-faire? Ou encore proposer aux plus jeunes de réaliser des créations originales à la main et ainsi découvrir d'autres univers? Ou bien, faire venir des produits frais et biologiques, afin que les gens puissent goûter des produits locaux et habituer leurs papilles gustatives aux produits du terroir et aux spécialités culinaires?

## **Lise**

*Mercredi 8 avril 2068*

8h05. BREUILLET. Penchée au-dessus de mon cahier à dessin, le crayon à la main, des milliards d'idées en tête, je remplissais des pages blanches de croquis que je légendais ensuite. Pour ma nouvelle collection, j'avais eu l'idée de m'inspirer de la nature avoisinante pour créer des motifs, des textures, des matières. Le lendemain, lors de mon rendez-vous avec mes acheteurs, je comptais bien leur faire part de mes idées et défendre mes projets. Dehors, le soleil se levait à peine, mais déjà les oiseaux venaient pépier sur le rebord de ma fenêtre. Je me levai pour l'ouvrir et y déposer des graines pour les habitants de

mon balcon. De toutes les maisons de l'écoquartier, c'était la mienne qui accueillait le plus de volatiles. Depuis que je m'étais engagée dans des associations de protection des animaux, je veillais à l'harmonie parfaite entre les pensionnaires de mon jardin. Bon, revenons à mon travail. Sur les feuilles de dessin, des croquis et des esquisses s'étaient étalés sur tout le format. Je pris mes crayons afin de commencer à réfléchir aux couleurs de mes créations. Je les voulais gaies et joyeuses, comme moi et comme le printemps et l'été. Jaune, rouge, vert, rose, violet, bleu, orange, couleurs tendres et pastel, ou encore couleurs chaudes et vives, je devais croquer dans les moindres détails mes envies. Le rose pastel ou le vert tendre pour cette petite robe ? Le jaune soleil ou le bleu ciel pour ce haut ajouré en dentelle ? Sur mon ordinateur, je choisisais les couleurs sur la palette et les gammes disponibles. En consultant ma boîte e-mail, j'y découvris un message adressé par mon amie Carmina. Elle me demandait si je comptais montrer mes créations lors de la foire, ou alors m'inscrire pour animer des ateliers. Je m'empressai de lui répondre. Peut-être serait-ce mon plan B si mes acheteurs ne se montraient pas coopératifs ?

## **Carmina**

*Vendredi 17 avril 2068*

13h20. ORSAY. Après avoir passé un coup de fil à Mme Daros du ministère, je me hâtai de raconter à mes employés la nouvelle. Lors de mon déjeuner avec mon amie Lise, styliste et créatrice de mode, à la terrasse d'un café dans le parc de Chamarande, nous avions parlé de nos idées de projets respectifs. Elle

souhaitait ouvrir une boutique en ligne pour y vendre ses créations. Quand je lui parlai à mon tour du mien, celle-ci approuva et me félicita.

« Alors com' ça, m'dame, vous voulez faire avec not' restaurant un gîte, pour accueillir les gens d'la foire et les héberger, me dit Alice, une nouvelle dans l'équipe. – C'est bien cela. Je souhaite aménager les étages et le grenier en chambres d'hôtes pour y recevoir des clients. Ils pourront y passer la nuit et auront à disposition le restaurant, du petit-déjeuner au dîner, dans la formule. Comme nous nous trouvons à quelques kilomètres en bus de là où se tiendra la foire, nous pouvons être sûrs que, durant cette période, l'hôtel et le restaurant fourmilleront de monde. »

## **Lise**

*Lundi 20 avril 2068*

11h07. BREUILLET. Atablée à la terrasse d'un café, je sirotais mon cappuccino noisette, ayant enfin un petit moment à moi. En effet, depuis quelques jours, je n'arrêtais pas. Ma collection ayant connu un certain succès et de nombreuses commandes de la part de mes clients, je me concentrais désormais sur d'autres choses. J'avais, par exemple, postulé pour animer un atelier lors de la Foire artisanale. Ma candidature avait été retenue, mais je devais faire suivre mes projets et un rendez-vous m'avait été fixé pour la semaine prochaine, au ministère du Patrimoine et de la Culture d'Essonne. J'avais, par la suite, aperçu dans le journal que le célèbre critique gastronomique Guillaume Partelon participerait au festival. Mon amie Carmina m'avait appris qu'elle allait trans-

former son restaurant en gîte et chambres d'hôtes. Mon téléphone vibra. C'était Mme Daros du ministère. Elle m'appelait pour me demander si mon rendez-vous pouvait être décalé à demain. Je lui répondis que oui, que cela ne me posait pas de problème. Une fois que j'eus raccroché, le serveur arriva avec ma salade composée et ma sauce tartare.

## **Guillaume**

*Jeudi 22 avril 2068*

14h22. ÉTAMPES « Bonjour monsieur Partelon.

– Bonjour madame la journaliste.

– Nous allons vous poser quelques questions au sujet de la foire. En effet, il y a quelques jours, vous avez annoncé au journal que vous participeriez à cette foire artisanale. Pourquoi cette décision, monsieur Partelon ?

– Je vais vous répondre franchement, madame la journaliste. Tout le pays parle de ce festival. Je viens du Sud-Ouest de la France et, en tant que critique gastronomique, je suis tenu d'assister aux événements culinaires importants du pays. Quand j'ai entendu parler de ce festival culturel, je me suis dit pourquoi ne pas y aller ?

– Pourquoi cette édition, étant donné que cela fait vingt ans qu'elle existe ?

– Justement, cette saison est une saison anniversaire. Des artisans du département tout entier s'y retrouveront pour célébrer les vingt ans de sa création. Ce sera d'autant plus important d'y participer. Je sortirai, par la suite, un livre racontant cette occasion, où je parlerai de mon métier de critique gastronomique.

- Pourquoi avoir annoncé votre participation dans les médias ?
- Ma venue n'a rien de secret. Je voulais, suite à cette annonce, inciter les gens à venir à cette foire. Je souhaite redonner aux gens le goût des produits locaux et du terroir, et pousser des jeunes en voie de professionnalisation à se tourner vers le milieu de la gastronomie.
- Je vous remercie sincèrement d'avoir répondu à nos questions, monsieur Partelon.
- Je vous remercie aussi. »

## **Charlotte**

*Samedi 25 avril 2068*

16h08. DOURDAN. Nous n'étions plus qu'à quelques jours de l'ouverture de la foire. Depuis le mois dernier, je m'étais engagée, en tant que bénévole de l'association Tous En Essonne, à aider à l'installation de l'événement. L'écriture de mon article avançait tant bien que mal. Par ailleurs, je ne me concentrais plus vraiment dessus, tellement j'étais occupée par l'association. Avec d'autres personnes nous aidions à monter les tentes et installer les stands. L'association comptait une trentaine de membres, tous motivés, car, par beau temps ou par temps de pluie, nous travaillions quand même. Je descendis de l'échafaudage, soulagée d'avoir fini à temps le montage de la tente pour le concours du meilleur artisan d'Essonne. Ma capuche sur la tête, j'allai, avec les autres volontaires, continuer les installations.

## **Théa**

*Vendredi 1<sup>er</sup> mai 2068*

10h13. DOURDAN. Je regardai les commerçants s'installer derrière leurs comptoirs, soulagée. Je cherchai des yeux le Ministre, pour lui remettre la paire de ciseaux, celle qui allait couper le ruban tricolore et ainsi inaugurer le festival. Cette tradition nous venait de nos ancêtres, qui avaient l'habitude de trancher un ruban à chaque événement. Je le vis s'approcher de moi, un sourire aux lèvres.

« Ah ! Bonjour mademoiselle Daros, je vous cherchais. Vous avez fait du bon travail, pour cette édition anniversaire. Vous vous êtes surpassée. Bravo ! Je suis très fier de vous, mademoiselle. C'est pour cela que j'aimerais vous nommer ministre adjointe du Patrimoine et de la Culture de l'Essonne.

– Merci, répondis-je gênée. Mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Ce sont les bénévoles, les artisans, les commerçants, tous ces gens qui font de leur passion un métier, qui ont donné leur temps pour nous aider. Moi je n'ai fait que les coordonner. Tenez, monsieur, c'est pour vous.

– Non, mademoiselle, moi, je n'ai rien fait, c'est vous. Ce n'est pas à moi de couper le ruban, mais à vous. Vous avez fait un très bon travail. Jamais une foire artisanale n'a été aussi réussie. Allez-y, dit-il en me montrant l'estrade et le pupitre, tout le monde vous attend. »

Un peu angoissée, je montai les marches, mes chaussures à talons martelant le sol de marbre. Un silence de mort pesait sur la foule. Arrivée devant le pupitre, je pris la parole. La foule me fixait, attendant mon

discours, tous suspendus à mes lèvres. Je tapotai le micro, pour voir si celui-ci fonctionnait, puis déclarai :

« Bonjour mesdames et messieurs. Merci d'être venus aussi nombreux pour cette saison anniversaire. Je vous remercie très sincèrement. Ce festival, que vous avez devant les yeux, est le résultat d'un long travail de deux mois. Grâce à vous, nous avons pu encore une fois présenter cet événement au concours de la plus belle foire artisanale de France. Grâce à vous, à votre bonne humeur, à votre motivation, ce travail acharné donne aujourd'hui un résultat. Vous pouvez en être fiers et vous applaudir. »

Des rires et des applaudissements fusèrent dans toute la foule. Je tournai le regard vers le Ministre, qui m'encouragea d'un signe de tête. La foule se calma. Je marchai ensuite jusqu'au long ruban bleu, blanc et rouge. Puis, la paire de ciseaux à la main, je le coupai en annonçant :

« Je déclare ouverte la vingtième édition de la Foire artisanale de l'Essonne ! »



## *Les Heaupoumains*

de Lucile Arpoulet,

lauréate du concours collégiens

ÉTAMPES, MERCREDI 4 MARS 2068

Je me réveille, comme tous les mercredis, pour aller au collège. Mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres : c'est mon anniversaire ! Je sors de mon lit tout excitée. Je vais prendre ma douche et je descends afin de déjeuner. En m'entendant descendre mes parents, mon frère et ma sœur se mettent à chanter en chœur : « Joyeux anniversaire !!! »

Je leur réponds par un grand sourire. Mon frère sort du four un gâteau au chocolat. Miam, miam ! J'adore ça. L'odeur me met l'eau à la bouche. Je prends une part de gâteau et la dévore avec appétit. Après cela, mes parents m'offrent mes cadeaux.

C'est maintenant l'heure de partir au collège. Je prends ma veste et mon sac à dos, et pars avec ma sœur. Ma sœur est plus petite que moi, j'ai quinze ans et elle en a douze. Mon frère a dix ans, il n'est toujours pas au collège et n'a donc pas école le mercredi. J'arrive après cinq minutes de marche. Je vais dans la cour de récréation avec mes amies. La sonnerie retentit. Je me mets en rang en attendant le professeur de sport. Je le vois arriver, il nous dit de le suivre. Arrivée au vestiaire, je me change et je vais au gymnase. Je commence à m'entraîner lorsque j'entends une alarme sonner. C'est l'alarme du premier mercredi du mois, je ne m'inquiète pas, je la connais, d'autant plus que nous sommes le premier mercredi de mars. Je continue donc de m'entraîner. Cinq minutes passent et l'alarme sonne toujours. Le professeur de sport nous dit :

« Venez tous, si l'alarme sonne encore, c'est qu'il y a un problème. On va aller dehors ! »

Nous sortons et retrouvons d'autres classes. Tout le monde se demande pourquoi.

Je dis à mon amie :

« C'est bizarre, je me demande bien ce qu'il se passe. Si ça se trouve, l'alarme est en panne.

– Je ne sais pas. Moi j'ai plutôt peur qu'il se passe quelque chose de grave. »

Je commence aussi à me poser des questions. Et si mon amie avait raison ? S'il se passait quelque chose de grave, que c'était la fin du monde. Je n'ose même pas y penser. Cinq longues minutes passent, et l'alarme sonne toujours. Personne ne sait pourquoi. À chaque fois qu'on demande aux professeurs ce qu'il arrive, ils répondent qu'ils ne savent pas et qu'il faut rester calme. Je commence à m'impatienter. Qu'attendent-ils pour nous tenir informés ?

Soudain le directeur prend la parole, et le silence se fait :

« Je viens de recevoir un appel de monsieur le maire. Étampes va être inondée dans quelques heures. Je vous demande de rester calmes, s'il vous plaît. Vous allez tous regagner vos classes avec vos professeurs, récupérer vos affaires et rentrer chez vous. Nous avons appelé vos parents, ceux qui prennent le bus scolaire repartent avec, comme d'habitude. »

Beaucoup sont excités de pouvoir rentrer chez eux, d'autres sont complètement apeurés. Moi j'ai peur de retrouver ma maison sous l'eau et de ne plus avoir d'endroit où habiter. Je sors de mes pensées en entendant le professeur de sport nous appeler pour nous dire de le suivre. Après m'être changée, je sors et at-

tends ma sœur. Quand je la vois, je lui fais signe pour qu'elle puisse me voir, puis nous partons à la maison. En rentrant, je vois nos parents et notre frère en train de monter les meubles à l'étage. Nous les aidons. Une fois que c'est fait, nous barricadons les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée.

J'entends à nouveau l'alarme retentir dans la ville.

Ma sœur nous dit que l'inondation a dû commencer. Il y a un grand silence et mon père est le premier à réagir. Il nous ordonne de tous monter à l'étage. Je laisse passer mon frère, ma sœur, mon père et ma mère avant de monter les escaliers. Une fois à l'étage, je vais dans ma chambre et m'installe sur mon lit. Je finis par m'endormir. Je rêve de cette journée où j'étais encore en primaire et où nous avons parlé de catastrophe naturelle. Ça me faisait peur. Je craignais qu'un tsunami géant vienne tout détruire. Mais la maîtresse m'avait rassurée en me disant qu'aucun tsunami ne viendrait ici, car nous étions trop loin des océans. Après on avait parlé des inondations, mais, là, je n'avais pas eu peur. Je me disais que s'il n'y avait pas de tsunamis, il n'y avait pas non plus d'inondations. Je me trompais... Soudain, j'entends un cri lointain m'appeler. Je ne réagis pas. J'entends à nouveau ce cri. J'ouvre un œil et je me rends compte que ma famille n'est plus avec moi. La panique me gagne, je regarde autour de moi... Personne. Je descends de mon lit et vais voir à la fenêtre. Je les vois sur un grand bateau en train de le remplir de nos objets les plus précieux. Ma mère me voit et me demande de venir les aider. Je prends quelques vivres et je me précipite sur le bateau.

« Où allons-nous ? » demandai-je.

« Je ne sais pas. Déjà essayons de quitter la ville, on verra après. »

Mon père démarre le bateau et nous nous éloignons de la maison. Je la regarde une dernière fois. Je sens une larme couler sur ma joue. Je l'essuie vite. Après une heure de voyage, nous arrivons à un endroit sec. Nous nous arrêtons dans un petit port pour manger, puis je m'assois sur le canapé du bateau et regarde un petit peu la télévision. Je suis fatiguée de cette journée et décide d'aller dormir. Je vais faire le tour du bateau et vois une chambre vide. Je m'installe dans cette chambre où se trouve un petit lit. Mon frère et ma sœur dorment dans une chambre avec un lit superposé et mes parents dans le salon. Je ferme la porte à clé, je vais prendre une douche, je me mets en pyjama, je m'allonge dans le lit et je m'endors.

**DIMANCHE 8 MARS 2068**

Je me réveille quelques jours plus tard, m'étire puis m'habille. J'ouvre la porte que j'avais fermée à clé et je vais dans le salon pour voir si mes parents dorment toujours, il n'y a personne. Je vais voir dans la cuisine, personne non plus. La chambre de mon frère et de ma sœur est également vide. Apparemment je suis seule sur le bateau. Ils sont peut-être allés visiter le port. Je sors du placard des céréales et du lait pour mon petit déjeuner. J'avale tout d'un trait. Je sors du bateau et commence à regarder autour de moi. Non ils ne sont pas là. Je les cherche, mais en vain. Je décide de retourner au bateau. Peut-être me cherchent-ils aussi? Mais que se passe-t-il, comment ai-je pu dormir si longtemps, que sont devenus mes parents et tous les gens? Ce port est vraiment

inquiétant, on dirait un port fantôme.

J'ouvre la porte du bateau, y entre et appelle ma famille. Personne ne me répond. Je suis seule et je n'aime pas ça. Je cherche mon téléphone mais ne le trouve pas. Je regarde s'il y en a un autre, mais je n'en vois pas. Je vais devoir attendre leur retour. Mais où sont-ils passés ?

Après trois heures d'attente... il n'y a toujours personne. Je commence à avoir peur. Je m'assois sur le canapé et décide d'allumer la télévision pour regarder les informations. Ils parlent d'Étampes et de l'inondation. Les images que les médias diffusent me font comme un coup dans le ventre. Il n'y a plus aucune trace de vie, plus de maisons, plus de petites boutiques, plus rien... plus rien que de l'eau à perte de vue. Je sens les larmes monter dans mes yeux, je les laisse couler. Étampes ne ressemble plus qu'à un lac géant. C'est dur à croire, comme ma vie a changé en si peu de temps. Peut-être mes parents ont-ils été enlevés ?

Je décide de partir. Je me lève, prends les clés du bateau et le démarre. Je ne sais pas le conduire, mais j'ai plusieurs fois vu des personnes le faire et j'ai mémorisé quelques trucs. Je sors du port en guettant le moindre signe de vie, mais rien.

Après une heure de voyage je suis de retour à Étampes, en tout cas ce qu'il en reste. Je m'arrête. Je vais sur le pont du bateau et me penche pour regarder l'eau. Je distingue à peine les toits des maisons tellement l'eau est profonde. Je lève la tête après avoir vu une ombre passer et vois des bulles de verre géantes et opaques au-dessus de l'eau. Je me demande ce que c'est. Je sors

du bateau après l'avoir amarré et m'approche d'une de ces drôles de bulles. Je vois une porte et m'en approche. Toc, toc, toc. J'attends, quelqu'un vient m'ouvrir. C'est une vieille dame qui a l'air gentille.

« Bonjour, puis-je entrer s'il vous plaît. Je suis toute seule, j'ai perdu mes parents, et le seul endroit dans lequel je vis est ce bateau là-bas.

– Oui entre, je suis toute seule moi aussi, un peu de compagnie me fera du bien. »

Je pénètre dans la bulle. Je me rends compte que c'est en fait une maison de forme arrondie et opaque. La vieille dame me propose de m'asseoir. J'accepte. Je lui demande :

« Vous aussi vous viviez à Étampes avant? Vous habitez ici depuis combien de temps? Comment ça se fait que ma famille n'ait pas pu avoir une maison comme celle-ci?

– Doucement, je suis vieille, une seule question à la fois. En fait, ces maisons ne sont là que pour quelques privilégiés. Seuls les plus riches et les plus importants de cette ville peuvent en avoir une. Je suis la maman de monsieur le maire, c'est pour cela que j'y ai eu droit. »

Je reste bouche bée devant ce que vient de me dire cette dame, je trouve cela injuste. Elle sort du salon. Dès que je ne la vois plus, je me lève et inspecte la pièce. Il y a plusieurs meubles sur lesquels se trouvent des photos. J'en prends une et la regarde. C'est une photo de famille qui date de quelques années. Il y a un homme qui tient une femme par la main et un adolescent. La femme, je la reconnais c'est la vieille dame, l'homme doit être son époux et le jeune

homme, leur fils. J'entends des pas. Je me rassois vite sur le canapé. La vieille dame entre dans la pièce avec un plateau-repas et me le tend.

« Tu dois avoir faim, il est presque 15 heures. Je m'appelle Sylvie, et toi ?

– Moi, c'est Angèle. Merci pour le repas. »

Je mange mon repas pendant que Sylvie me parle de son mari et de son fils. Je l'écoute attentivement. J'apprends que son mari est décédé et que son fils voulait être président, mais, vu son niveau scolaire, il n'a pu être que maire. J'entends du bruit dehors.

« Ce sont les plongeurs. Ils viennent voir s'il n'y a pas des objets qui pourraient être utiles à la reconstruction d'une nouvelle ville autour du lac », me rassure Sylvie.

– Ils vont reconstruire une ville autour du lac ?

– Évidemment qu'ils vont le faire, sinon, où crois-tu que les habitants d'Étampes vivront ?

– Je n'avais pas pensé à ça, avouais-je. Est-ce que je pourrais plonger moi aussi ?

– Je ne sais pas, si tu veux, je vais demander que tu puisses le faire. »

Sylvie me fait visiter la maison. Elle est beaucoup plus grande qu'il n'y paraît. Elle me montre une chambre dans laquelle elle m'invite à m'installer. Je pense à ma famille qui me manque et me demande encore où ils peuvent être. Je retourne au bateau pour prendre quelques affaires. Après m'être installée, je vais dans la bibliothèque et choisis un livre que j'emporte avec moi dans ma chambre. La journée passe vite et, sans même que je m'en aperçoive, la nuit tombe. Sylvie m'appelle pour que je vienne dîner. Après avoir fini

mon repas, je remonte dans ma chambre pour dormir. C'est une belle chambre. Elle a un grand lit, des meubles magnifiques, une télévision et une salle de bains privative.

LUNDI 9 MARS 2068

Je me lève et je vais me préparer. Une fois prête, je descends les escaliers pour aller prendre mon petit déjeuner. Je vais dans la cuisine et y trouve Sylvie en train de préparer un gâteau.

« Bonjour, j'ai demandé que tu puisses faire de la plongée et ils ont accepté.

– Super! J'y vais quand? C'est vraiment très gentil, Sylvie, de faire ça pour moi.

– Quand tu veux, tu auras juste à dire que tu viens de ma part. »

Je lui souris, puis remonte dans ma chambre pour me préparer. Je sors et me dirige vers la station de plongée. Une dame m'accueille. Je lui dis que c'est Sylvie qui m'envoie. Elle prend le téléphone et appelle quelqu'un. Deux minutes plus tard, un homme vient me chercher. Il m'emmène dans un vestiaire et me donne une combinaison. Je me change et sors le rejoindre, il m'emmène en bateau sur le lac.

« Mets ta bouteille sur ton dos on va bientôt arriver. »

Je m'exécute. Le bateau s'arrête.

« Tu as déjà plongé? Tu as besoin d'un accompagnateur ou pas? »

– Oui j'ai déjà plongé et je n'ai pas besoin d'être accompagnée, je vous remercie.

– Tu vois le petit bouton rouge sur le gilet, si tu as un problème, appuie dessus. Quand tu auras fini et que tu voudras remonter, tu devras appuyer sur le

bouton bleu, O.K. ?

– O.K.. J'ai tout compris »

Je le remercie, me penche par-dessus le bateau et plonge. Je sens l'eau fraîche se répandre dans la combinaison. Je regarde autour de moi, reconnaissant le centre-ville. C'est très beau avec tous ces poissons. Mais ça m'attriste de voir dans quel état est ma ville. Je nage jusqu'à la mairie. J'essaie d'ouvrir la porte mais n'y arrive pas. Je m'éloigne pour continuer mon exploration sous-marine. Soudain, je vois une sorte de mi-homme, mi-objet. Je m'approche doucement. La créature me regarde avec méfiance, puis se met à nager très vite. J'essaie de la suivre, mais elle est trop rapide. Je reste sous l'eau encore une heure à chercher la créature, mais en vain. J'appuie sur le bouton bleu. Une fois changée, je retourne chez Sylvie. Elle m'attend. Je lui parle de cette journée et l'écoute parler de ce qu'elle a fait. Je dis à Sylvie que je suis fatiguée et monte me reposer.

MARDI 10 MARS 2068

Ce matin je vais directement à la station de plongée. J'ai envie de revoir la créature de la veille. Je me prépare, monte sur le bateau et une fois au-dessus de la ville, je plonge. Je retourne près de la mairie, mais il n'y a personne. Je vais voir ailleurs si la créature est quelque part. Je la trouve près de la bibliothèque. Je lui fais comprendre que je ne lui veux pas de mal. Elle ne part pas, alors je m'approche. La créature me fait signe de la suivre. Elle m'emmène dans une maison où elle vit avec d'autres. Je me rends compte que je n'ai plus beaucoup de temps avant que la bouteille d'oxygène soit vide. Je leur fais signe que je dois partir.

Je préfère ne parler à personne de cette rencontre sous-marine. Je rentre chez Sylvie et m'enferme dans ma chambre. Plus tard, Sylvie me réveille, elle me dit que des créatures ont été aperçues sortant de l'eau. Elles se sont enfuies aussitôt. Une alerte a été lancée pour que tout le monde reste en sécurité chez soi, car personne ne sait ce que veulent ces créatures.

« Les gens ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas et ont peur d'être attaqués, me dit Sylvie.

– J'ai déjà vu ces créatures et elles ne sont pas dangereuses. Une d'entre elles m'a emmenée dans une maison où elle vit avec d'autres. Le problème est qu'elles ne comprennent pas ce qu'on dit. J'ai réussi tout à l'heure à leur expliquer que je ne leur voulais pas de mal, mais je n'ai pas compris ce qu'elles se disaient entre elles. Je vais retourner les voir. »

Je retourne aussitôt dans l'eau du lac à la recherche des créatures. Je ne les vois pas, alors je décide d'aller dans la maison où l'une d'elles m'avait emmenée. Une fois à l'intérieur, j'en vois une assise sur une chaise. Je m'avance. Elle me regarde sans bouger, puis après trois secondes d'hésitation, se lève et s'approche de moi. Elle me tend sa main. Je ne sais pas ce qu'elle veut, alors je lui serre la main comme pour lui dire bonjour. La créature me sourit. Je crois que c'est ce qu'elle attendait de moi. Maintenant que je suis assez proche d'elle, je peux voir de quoi elle est formée. Elle a la forme d'un être humain, mais sa chair est remplacée par un mélange d'eau, de gelée glacée et de poussière. C'est assez effrayant, mais maintenant que je sais qu'elle ne me fera aucun mal, je n'ai plus peur. J'essaie de communiquer avec elle. Je lui écris

mon prénom avec une tablette waterproof que j'ai emportée, et elle fait de même. J'apprends que c'est un garçon et qu'il s'appelle Alfégo, c'est un heupoumain. C'est une espèce nouvelle qui arrive avec les inondations. J'apprends aussi qu'ils désirent envahir les maisons bulles. J'écris le plus vite possible sur la tablette : « Non, il ne faut pas que vous fassiez ça, vous n'êtes pas assez nombreux, vous vous ferez tous tuer, et puis il vaut mieux que les humains et les heupoumaines trouvent un terrain d'entente et vivent ensemble sans conflit. »

Alfégo approuve ce que je lui dis et décide d'en parler aux autres heupoumaines. Je dois remonter car il est tard. Je reviendrai demain. Je rentre à la maison, mange en racontant tout à Sylvie, qui, elle aussi, approuve ce que j'ai dit à Alfégo. Mon dîner fini, je vais au lit.

MERCREDI 11 MARS 2068

Il est tôt quand je me réveille. Je n'ai pas beaucoup dormi. Je pensais trop aux heupoumaines. Alors je me lève, me prépare et prends mon petit déjeuner. Je sors de la maison sans bruit pour ne pas réveiller Sylvie et je pars vers la station de plongée. Je me prépare puis plonge pour voir Alfégo. Ils sont tous là à m'attendre.

Alfégo écrit sur ma tablette :

« On a beaucoup parlé cette nuit et nous pensons que tu as raison. Si tous les humains sont comme toi, nous pourrions très vite être amis. Mais j'ai bien peur qu'ils ne le soient pas.

– Moi aussi j'en ai bien peur, mais je vais leur dire que vous êtes bienveillants. Je reviens tout à l'heure. Pour l'instant restez où vous êtes. C'est mieux pour

tout le monde. »

Je remonte à la surface et retourne à la maison. J'ouvre la porte doucement. Sylvie, inquiète, me demande où j'étais. Je lui explique ma conversation avec les créatures.

« J'étais allée voir les heaupoumains. Ils sont d'accord pour ne pas nous attaquer, mais ils ont peur de nous. Je leur ai dit que je ferais mon possible pour les aider, mais je pense que l'on ne m'écouterà pas, vu que je suis une enfant. J'ai besoin de toi. Tu veux bien m'aider ?

– Bien sûr que je vais t'aider. Je vais parler à mon fils, monsieur le maire, je pense qu'il va m'aider. Si le maire accepte ces êtres nouveaux, ce sera un exemple pour le reste de la population. Par contre, s'il n'est pas d'accord, ça sera plus dur. En général, il m'écoute. »

Sylvie part de la maison pour parler à son fils et me laisse seule. Au bout d'une heure, elle revient. Elle me dit que son fils a accepté de parler aux heaupoumains. Il y aura une réunion à 14 heures pour tout le monde, je vais devoir parler pour dire qui sont ces êtres et pourquoi nous devons les accueillir sans avoir peur. J'attends patiemment 14 heures. Je déjeune avec Sylvie, l'heure arrive et nous devons partir pour la réunion. J'ai préparé mon discours, mais j'ai quand même un peu le trac. Les pensées se bousculent dans ma tête. Et s'ils ne voulaient pas m'écouter, s'ils ne voulaient pas les accueillir et continuaient de penser qu'ils sont dangereux et qu'il faut les tuer ? Et puis, je repense à ma famille, à ce qu'elle dirait, ce qu'elle penserait de tout ça. Je suis sûre qu'elle serait du même avis que moi. Ça

me redonne du courage. Nous arrivons à la réunion. Je m'installe avec Sylvie au premier rang et attends que monsieur le maire commence son discours. Après ce sera à moi de les convaincre. Le maire arrive et commence.

« Bonjour à tous. Nous sommes réunis ici car des créatures appelées les heaupoumains vivent dans l'eau. Mais nous ne devons pas les craindre. Elles ne sont pas dangereuses, elles sont d'ailleurs comme nous. Seul leur physique et leur langage diffèrent de nous. Nous devons les accueillir, et pour cela j'ai besoin que vous tous fassiez un effort et que vous soyez tolérants. La nouvelle ville d'Étampes est finie, vous pourrez retrouver une nouvelle maison sur la terre ferme et laisser les maisons bulles aux heaupoumains. Maintenant, je laisse la parole à Angèle. Elle va pouvoir vous parler de ces créatures et vous dire comment elles sont et comment réagir avec elles. »

En entendant prononcer mon prénom, je me lève et m'avance. Monsieur le maire me laisse sa place.

« Bonjour, je m'appelle Angèle et j'habitais Étampes. J'ai dû quitter la ville avec ma famille. Je suis allée voir la ville sous-marine, et c'est comme ça que j'ai découvert ces créatures. Au début, elles me faisaient peur, car elles étaient différentes de nous. Puis j'ai appris à les connaître. Elles ne sont pas dangereuses, elles sont comme nous, elles ont peur. La seule différence est leur physique. Il faut que vous les accueilliez et que vous appreniez à les connaître, comme je l'ai fait. C'est la seule façon de bien vivre ensemble. Merci de m'avoir écoutée. »

Il y a un gros silence, puis tout le monde se met à ap-

plaudir. Je suis soulagée, ils sont tous d'accord pour les accueillir. Je quitte la réunion, mais, au lieu de retourner dans la maison comme les autres pour déménager, je pars voir Alfégo pour lui dire qu'il peut appeler les autres afin de remonter à la surface et de se joindre aux humains.

#### UNE SEMAINE PLUS TARD

Les heapoumains sont maintenant habitants des maisons bulles, et tous les anciens Étampois sont revenus habiter dans la nouvelle ville autour du lac. Les humains et les heapoumains sont devenus amis. Moi, j'ai retrouvé ma famille, elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé. Je vis avec eux dans une nouvelle maison. Je vais souvent voir Sylvie que j'ai présentée à ma famille. J'ai reçu une médaille d'honneur et de courage par monsieur le maire, et tous les habitants d'Étampes me remercient pour l'aide que je leur ai apportée. Mais le plus important pour moi, c'est que j'ai de nouveaux amis, et surtout que j'ai retrouvé ma famille. Une chose est sûre, c'est que je me souviendrai à jamais de mon quinzième anniversaire.

## *Ravage dans le Sud étampois*

de Lien Pham,

lauréate du concours collégiens

Lisa était née à la cybermaternité de Dourdan à la suite d'une nouvelle forme de conception in vitro assistée par intelligence virtuelle, ses parents étant doublement ses parents mais aussi les inventeurs de cette technologie au sein du célèbre Commissariat essonnien à l'énergie atomique, ou CEEA (aussi appelé CEA de Saclay par ceux qui étaient nés au XX<sup>e</sup> siècle). Elle avait ensuite vécu une enfance apaisée à l'école primaire du Grand Port Spatial alors que ses parents avaient déménagé à Étampes pour travailler au Bois-Bourdon, maintenant qu'y poussaient des gigantesques gratte-ciel bardés de panneaux solaires. Derrière son air sage de fille de quinze ans de l'an 2068, mais à l'allure rebelle avec la frange qu'elle s'était coupée elle-même avec une paire de ciseaux, ses cheveux châtons raides lui retombaient sur les épaules. C'était la seule de sa classe à avoir gardé sa couleur de cheveux naturelle, alors que tous ses camarades avaient fait le choix de colorations exotiques et souvent électroluminescentes. Ses yeux marron sombre étaient étonnamment pétillants eux aussi, leur donnant des allures de pierres précieuses, bien qu'elle soit aussi la seule de sa classe à ne pas porter de lentilles de couleur artificielle. Son visage gracieux, son nez fin et délicat ainsi que ses joues duvetées lui donnaient un air élégant, peut-être à l'origine d'une grande confiance en ses propres capacités tant physiques que mentales.

Un beau matin où le ciel était clair au-dessus du Sud Étampois et où le soleil radieux illuminait sa chambre

d'enfant face à la tour de Guinette entièrement reconstituée en hologramme 3D, Lisa commença à distinguer à l'horizon des nuages lointains, sombres et étonnamment menaçants alors que sa tablette numérique intégrée au poignet indiquait une belle journée ensoleillée avec 18 degrés dans l'après-midi, une humidité à 65 % et un vent quasiment inexistant. Elle entendit soudain un bruit étourdissant et ferma spontanément ses yeux...

Elle les rouvrit pour voir ce qui s'était passé et vit un ciel dégagé qui laissait place peu à peu à un effrayant ciel orageux. L'air devenait brusquement lourd et humide, un brouillard épais et une pluie torrentielle, diluvienne, presque apocalyptique, s'abattirent sur la ville d'Étampes, là sous ses yeux. Et sans prévenir, un éclair aveuglant éclaira le ciel de ses zébrures d'un blanc éclatant.

Elle courut se réfugier dans sa cabane secrète (le seul lieu où, depuis que ses parents l'avaient sévèrement punie deux ans plus tôt, elle avait pris l'habitude d'aller pour se calmer, méditer parfois, mais surtout prendre le temps d'écrire à ses amis quelques messages privés sur sa tablette au poignet et passer à autre chose dans sa tête). Cette fois-ci, elle y demeura le reste de la journée en attendant la fin de la pluie battante. Elle s'y endormit sans s'en apercevoir, les poings encore fermés.

Le lendemain matin, à son réveil au bruit des oiseaux drones qu'avait achetés son père pour le jardin, elle voulut aller rejoindre ses parents dans sa maison, mais elle ne le put point car la pluie torrentielle avait inondé la vieille ville d'Étampes.

Toutes les maisons en bas de chez elle étaient remontées à la surface et voguaient sur l'eau, car elles avaient été conçues pour flotter désormais à la moindre inondation de l'Essonne ou, ici, de la Juine qui traversait sa ville. Cela faisait bien vingt ans que les architectes de l'Essonne avaient obligé tout le monde à construire les nouvelles maisons en matériau flottant et sans les fixer au sol pour qu'elles servent de radeau flottant pour la Grande Inondation, celle que Météo France avait prédite lors de la COP 45 près de vingt ans auparavant et qui devrait avoir lieu avant la fin du XXI<sup>e</sup> siècle.

Désormais, elle voyait au dehors la brigade de gendarmerie aérienne d'Étampes sur ses engins volants, les pompiers du SDIS 91 sur leurs hoverboards fluviaux et la police municipale étampoise qui vadrouillait toujours sur les vieux bateaux de secours (ceux qui avançaient sans énergie atomique, avec uniquement la force des bras et les longues planches en bois qu'ils appelaient des rames) pour secourir les personnes, et parfois pour les aider à réparer leurs maisons flottantes qui avaient, pour certaines d'entre elles, subi de gros dégâts lors du décrochage de leur base de flottaison.

Les ouvriers de la ville s'affairaient à mettre en place des passerelles afin que les habitants d'Étampes puissent circuler librement de Guinette à Saint-Martin ou du stade au quartier Saint-Pierre, rappelant les images d'une inondation au XX<sup>e</sup> siècle à Venise.

Lisa les interpella afin de pouvoir regagner sa maison mais un gendarme l'attrapa par le bras lui disant que c'était bien trop dangereux. Il ajouta :

« Tiens, je te donne une barque ancienne et un masque de conversion eau-oxygène pour pouvoir te déplacer dans l'eau sur de courtes distances, dit le gendarme.

– Merci beaucoup, mais je pensais y aller en nageant, tout simplement, répondit Lisa.

– Et n'hésite pas à nous signaler sur ta tablette si tu as besoin d'aide, ou bien pour que l'on te transporte quelque part, en attendant que les passerelles soient finies d'être construites », ajouta le gendarme.

En rentrant dans sa maison, qui flottait elle aussi sur l'eau, elle appela ses parents pour leur dire qu'elle était arrivée.

Mais aucune voix ne lui répondit. Lisa décida alors d'attendre la fin de la journée avant de s'inquiéter, car ses parents devaient être partis travailler, tout simplement.

Au milieu de l'après-midi, elle entendit une annonce au dehors et sortit voir ce qui se passait. Elle vit un message au-dessus de la ville, en hologramme sur presque un kilomètre dans le ciel.

Suite à la tempête, le directeur de l'éducation départementale, M. Louis Moreau, a décidé qu'aucun cours ne serait assuré pendant plusieurs jours, car les écoles ont été très endommagées. Vous devrez vous déplacer sur les passerelles qui sont maintenant terminées ou bien avec le matériel que l'on vous a fourni pour rejoindre les lieux collectifs d'études. Un espace pour plonger et voir des poissons sera mis en place dans le centre-ville; pour votre propre sécurité, l'espace sera entouré d'une coque transparente. Il est formellement interdit de pêcher les poissons en raison de leur radioactivité.

Le soir venant, puisque les parents de Lisa ne revenaient toujours pas, cette dernière décida de passer la

nuit dans sa cabane secrète. Lisa s'allongea sur le sol et se mit à contempler le ciel de velours violet où les étoiles innombrables, cristallisées par le noir profond de la nuit, scintillaient doucement et où la lune, balayée par les nuages, rejetait une vague lueur pâle. La vue d'une telle beauté naturelle accompagna la jeune fille, qui s'endormit alors le sourire aux lèvres, blottie sous sa couverture.

Le lendemain, Lisa put se réunir avec ses trois meilleurs amis par vidéo conférence virtuelle avec sa tablette au poignet : Julia, Tom et Théo qui n'avaient pas non plus revu leurs parents après la tempête étaient très inquiets. Ils décidèrent tous les quatre de mener une enquête, comme dans les romans policiers dont ils raffolaient tous, pour savoir pourquoi leurs parents étaient partis. Car ils étaient sûrs d'une chose : ils n'avaient pas été abandonnés, puisque leur tablette à chacun montrait que leurs parents étaient encore actifs sur la Toile (et donc en vie), mais ils ne savaient pas les géolocaliser en raison du contrôle parental.

Leur première mission serait d'essayer de trouver des indices dans la maison pour savoir dans quelles circonstances étaient partis leurs parents.

Ils découvrirent alors que les affaires de leurs parents étaient restées comme s'ils étaient partis subitement ou comme s'ils avaient été enlevés.

Ensuite leur seconde mission était de savoir s'ils avaient contacté des personnes après la tempête.

Ils remarquèrent, en regardant l'historique des serveurs domestiques d'appels, que leurs parents à tous les quatre s'étaient contactés mutuellement et avaient appelé la même personne dont le numéro ne disait

rien de mémoire à Lisa, ni à Tom, ni à Julia, ni même à Théo.

Cela voudrait dire que leurs parents étaient partis pour la même raison et que cela impliquait la personne inconnue !

À partir de ce moment-là, ils auraient besoin d'une base où ils se réuniraient : la cabane secrète de Lisa était un choix tout naturel pour la bande.

Ils décidèrent que leur troisième mission serait de contacter « l'Inconnu » en se faisant passer pour son père (qui s'appelait M. Croneaux), étant donné que l'on confondait souvent leurs voix au téléphone.

Théo appela le numéro de « l'Inconnu » et quelqu'un répondit.

« Allô, fit une voix au bout du fil.

– Oui, bonjour, c'est M. Croneaux à l'appareil, dit Théo Croneaux.

– Ah, oui ! C'est au sujet de la mission « Ravage » n'est-ce pas ?

– Oui, c'est cela. Mais, d'ailleurs, je me suis posé cette question : pourquoi avoir choisi ce nom de mission ? questionna Théo.

– Mais cela est évident, c'est « elle » qui a ravagé la ville ! Comme nous l'avions prévu !

– Comment ça, que voulez-vous dire par « elle » ? demanda Théo.

– Enfin, avez-vous perdu la mémoire, monsieur Croneaux ? À moins que ce ne soit pas vous... », répondit l'inconnu.

Théo raccrocha et les trois autres crièrent en même temps : « Oh, oh ! On va avoir des ennuis... »

« Au moins, on sait que nos parents travaillent pour une sorte de mission “Ravage” au sujet de la tempête, ajouta Julia.

– Oui c’est vrai, Julia a raison, c’est déjà un bon début de savoir ça, répondit Tom.

– Je pourrais essayer de savoir où se trouve l’inconnu grâce à quelque chose de mon invention, le déprosignal. C’est une sorte de détecteur de présence de signal électromagnétique que j’ai fait lors de mon stage d’observation de 3<sup>e</sup> au CEEA de Saclay avec mon père, réfléchit Lisa.

– Tu as vraiment des inventions géniales ! s’exclama Théo.

– Merci Théo, mais je dois avouer que mon père m’a beaucoup aidée quand même... Bon, Tom, tu lances un appel avec numéro masqué pour que je capte d’où provient son signal, expliqua Lisa.

– O.K., c’est parti ! Trois, deux, un ! »

Les enfants attendirent avec impatience que « l’Inconnu » décroche.

« Oui allô ?

– Oui c’est au sujet de “Ravage”, c’est monsieur Loubine à l’appareil. (Du nom du père de Tom...).

– Savez-vous que quelqu’un a essayé de me soustraire des informations au sujet de “Ravage”, il y a à peine quelques minutes ?

– Non, bien sûr que non... Comment pourrais-je le savoir, voyons ? Mais... comment a-t-il pu vous avoir au téléphone ?

– Eh bien, il s’est fait passer pour monsieur Croneaux !

– Ah ! Attendez que je vous rappelle, j’ai le signal qui est très faible. Je vous rappellerai dès que je rentrerai

dans une zone où je capte mieux, sans ces foutus brouilleurs électromagnétiques de la gendarmerie. » Et Tom raccrocha aussitôt.

Lisa regarda sur l'écran du déprosignal et vit que l'origine du signal où se trouvait « l'inconnu » était non loin de leur propre cabane secrète, juste à quelques centaines de mètres de là où la bande des quatre amis se trouvait alors.

« Je me mets avec Julia, et vous, les garçons, mettez-vous ensemble pour essayer de rentrer dans le repaire de l'inconnu, proposa Lisa.

– O.K., chef, répondirent en chœur Tom et Théo.

– Ne m'appellez pas chef! répliqua Lisa.

– Compris, chef! rétorquèrent les deux garçons.

Pfff... Tant pis, bon, allons-y! En route! », dit Lisa.

Quelques minutes suffirent à la bande des quatre pour trouver la maison isolée d'où provenait le signal détecté par l'invention de Lisa.

« Regardez, là-bas, on voit le repaire de "l'Inconnu". C'est juste là! cria soudain Julia, juste après avoir dépassé la colline du Bois-Bourdon.

– J'ai une idée : les filles, vous entrez par la porte de droite et nous par celle à l'arrière, à gauche. Ainsi, on se retrouvera dedans pour l'encercler, expliqua Théo.

– Et il faut que l'on fasse attention au système de sécurité, mais ça devrait le faire », ajouta Tom.

Ils sortirent tous les quatre du bois Bourdon (qui ne comprenait plus que quelques arbres au pied des immenses tours construites au début du XXI<sup>e</sup> siècle).

Lisa et Julia partirent par la droite et les deux garçons par la gauche, comme prévu. Les filles étaient

arrivées et Julia ouvrit la porte. Elle la referma tout de suite sans bruit et s'enfuit sans rien dire avec Lisa qui ne put jeter un coup d'œil...

De leur côté, les garçons venaient d'arriver devant la porte à gauche. Théo ouvrit la porte et s'enfuit comme les deux filles, suivi de Tom. À bout de souffle, ils se retrouvèrent à la cabane, leur base secrète.

« Que vous est-il tous arrivé? Pourquoi avoir fui? demanda Tom avec empressement.

– C'est que... bredouilla Lisa.

– Dedans, il y avait... poursuivit Julia.

– L'Inconnu, en fait, c'était le...

– L'Inconnu, alors, qui c'est? demanda Tom.

– C'est..., commença Théo.

– Le directeur... continua Julia.

– De l'éducation départementale, Louis Moreau, termina enfin Lisa.

– Quoi? Mais ce n'est pas possible! s'exclama Tom. Bon, allez, on y retourne, et on se montre encore plus discret cette fois, dit Lisa.

– Mais..., ce n'est pas possible! dit Tom interloqué par cette nouvelle.

– D'accord, on fait des groupes comme tout à l'heure », rajouta Théo.

Les quatre amis inséparables sortirent de la cabane et se dirigèrent une deuxième fois vers le repaire de « l'Inconnu ».

Une fois qu'ils furent rentrés dans la maison où avait été détecté le signal, ils se retrouvèrent au détour d'un couloir.

« On essaye de s'infiltrer dans le bureau pour trouver des informations sur la mission "Ravage"? »

Ils se glissèrent dans un long couloir et se laissèrent glisser tour à tour dans ce qui ressemblait à un bureau, pour enfin se retrouver dans une sorte de salle, mi-bureau, mi-laboratoire.

En fait, ils n'étaient pas seuls... Derrière un paravent, se trouvaient déjà huit personnes adultes dans la pièce autour de monsieur Louis Moreau, trop occupées à leurs affaires devant des écrans d'ordinateurs.

Tout à coup Julia fit craquer le parquet négligemment, et les neuf adultes se rendirent compte de leur présence et se retournèrent immédiatement.

« Quoi ? Vous ici ? » crièrent en même temps les huit personnes (tous sauf monsieur Louis Moreau) et les quatre amis inséparables.

– Comment êtes-vous venus ici ? demandèrent les huit personnes adultes qui n'étaient autres que leurs huit parents !

– On a cherché à savoir pourquoi vous aviez disparu, expliqua Lisa.

– Puis, on a appelé le directeur Louis Moreau, car on avait découvert le subterfuge : étonnamment vous l'aviez tous appelé le jour de la tempête, précisa Julia. Ensuite on a découvert où était son repaire grâce à la détection du signal d'origine de son téléphone, et on est venus pour essayer de trouver des informations sur la mission "Ravage", termina Théo.

Les parents poussèrent un soupir :

« Les enfants, nous sommes sincèrement désolés d'être partis sans vous prévenir, mais on devait comprendre de toute urgence pourquoi cette pluie si mystérieuse a inondé tout le Sud étampois, sans parler de la vieille ville d'Étampes où on ne voit

plus que la tour de Guinette émergeant au-dessus des flots.

– Alors, savez-vous maintenant pourquoi cette pluie s’est soudainement déclenchée ? demanda Lisa.

– Oui... concéda le père de Lisa.

– Des scientifiques fous venant de Russie l’ont déclenchée dans le but de tuer les scientifiques du CEEA de Saclay, car nous étions beaucoup plus avancés dans nos recherches et ils voulaient éliminer toute concurrence », ajoutèrent les autres parents.

Ils partirent tous dans de longues discussions autour du directeur de l’éducation départementale, monsieur Louis Moreau, qui n’était autre que le chef des services secrets scientifiques pour la France ! Ce dernier révéla que les Russes avaient lancé cette attaque environnementale depuis l’étranger, puis qu’il avait demandé aux équipes du CEEA de Saclay de se réunir en secret pour trouver une riposte scientifique à cette pluie diluvienne, mais aussi pour protéger leurs enfants d’éventuelles représailles. Les enfants accueillirent ces terribles informations avec joie, car c’était pour eux la promesse de nouvelles aventures à venir pour les quatre amis inséparables...





